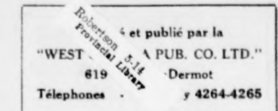
VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 12 Janvier 1915 NUMERO 34

LA LIBERTÉ

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - $1.50



Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

L'AIDE AUX ONTARIENS

Quelqu'un notait quand l'Association de la Jeunesse Catholique prit en main l'organisation d'une souscription de toute la population française du Canada en faveur de nos compatriotes d'Ontario que ce concours des jeunes constituait la meilleure des garanties de succès. Il ne se trompait point. Le mouvement n'a été lancé que depuis deux semaines et déjà il fait appel à tous ceux qui parlent français au Canada. Le comité organisateur vient de publier la troisième liste de souscription: par ces temps de rareté de l'argent, elle est des plus réconfortantes et des plus encourageantes. On y voit l'emprise de l'Association de la Jeunesse Catholique sur la province de Québec, quelle belle confiance on lui accorde et quelle foi l'on a en ses efforts.

Si le chiffre des souscriptions déjà perçues est un réconfort pour tous les patriotes, la lettre de Son Eminence le Cardinal Bégin en est encore un plus grand. Nul doute que tous ceux qui ont l'honneur de parler français répondront généreusement à l'appel que, dans sa lettre à Mgr l'Archevêque de Montréal, le vénérable cardinal formule en ces termes: "Si, ce qu'à Dieu ne plaise, l'épreuve imposée à nos frères ontariens devait se prolonger, ce sera le noble devoir de la province française et catholique de Québec d'appuyer de son influenc et de toutes ses ressources ceux qui souffrent et ceux qui luttent, jusqu'à ce que pleine justice leur soit rendue."

* * *

C'est à la vieille province de Québec en particulier que s'adresse l'appel du vénérable Cardinal. Mais en vertu de la solidarité qui lie tous les membres d'une race, qui fait communes toutes les souffrances et toutes les joies, nous n'y devons point rester sourds. Pour être moins riche que celle de la province de Québec, notre offrande n'en aura pas moindre valeur. Peut-être en aura-t-elle même plus, car notre situation de persécutés dans notre foi et notre langue lui donnera une signification toute spéciale.

* * *

La réponse fait à notre offre de la semaine dernière de transmettre au comité organisateur de l'A. C. J. C. les souscriptions qu'on nous ferait parvenir, nous engage à ouvrir une liste de souscriptions. Elle répondra à la campagne de propagande qu'inaugure le cercle LaVérendrye.

En tête de cette liste, nous sommes heureux de reproduire la bienveillante lettre dont Mgr Béliveau a fait accompagner sa souscription.

Saint-Boniface, 8 janvier 1915.

Monsieur le Rédacteur de la *Liberté*.

Cher monsieur:

L'exemple donné par l'Hon. Joseph Bernier, secrétaire de la province du Manitoba, mérite d'être suivi. C'est de la bonne sorte de patriotisme.

Je vous envoie $50, contribution personnelle pour aider les Canadiens français d'Ontario à faire valoir leur cause devant les cours de justice de leur pays.

Veuillez me croire, Monsieur le Rédacteur,

Votre tout dévoué.

Arthur Béliveau, Evêque de Domitianopolis.

Jusqu'ici la *Liberté* a reçu les souscriptions suivantes:

Mgr Béliveau	50.00
M. l'abbé Joubert	10.00
Les *Cloches*	5.00
M. l'abbé D. Lamy	5.00
M. l'abbé Paré	5.00
M. l'abbé Corbeil	5.00
M. l'abbé Gagnon	5.00
M. l'abbé Gravel (Gravelbourg)	2.00
M. l'abbé Moreau	2.00
M. l'abbé Desrosiers (d'Aubigny)	1.00
M. l'abbé Rocan (Sainte-Elizabeth)	1.00
	$91.00

LES DESSONS DU REGLEMENT XVII.

Voulez-vous savoir comment les Prussiens de l'Ontario s'y prennent pour étrangler le français?

Ecoutez une petite histoire, tout entière faite avec les documents officiers et qui jette une clarté nouvelle sur les dessous du règlement XVII et les intentions de ses auteurs.

L'opinion commune dans la province de Québec semble être que le règlement a pour objet d'étrangler *progressivement* l'enseignement du français dans les écoles fréquentées par les petits enfants canadiens-français, alimentés par les deniers des pères de famille canadiens-français.

Cela n'est que la moitié de la vérité, comme l'a démontré M. Belcourt au Monument National, comme le démontrait également à Hawkesbury, il y a quelque temps, un inspecteur d'écoles missionnaire, M. Aurélien Bélanger.

M. Belcourt nous rappelait le cas de Green Valley, comté de Glengarry. Cet arrondissement scolaire est composé de 243 électeurs, dont 71 de langue anglaise et 172 de langue française; l'école est fréquentée par 66 enfants, dont 49 d'origine française et 17 d'origine anglaise. S'appuyant sur un vieux règlement, le règlement No XV qui permet l'enseignement du français (ou de l'allemand) dans les régions où l'une ou l'autre de ces langues "prédomine", les contribuables canadiens-français réclamèrent l'enseignement du français dans leur école. Le ministère de l'Instruction publique nia simplement l'existence de la majorité française et de la sorte se dispensa d'obéir à son propre règlement.—C'est un exemple entre cent autres, ajoutait M. Belcourt.

Et M. Bélanger disait de son côté: Il est, dans le règlement XVII, un petit mot, tout simple mais d'une portée énorme, qui paraît avoir échappé à beaucoup de gens: c'est le mot *hitherto, jusqu'ici*. La partie du règlement qui concerne l'enseignement du français, qui le limite et le subordonne à toutes les conditions que vous savez, décrète qu'il s'agit des écoles où il a *été jusqu'ici* un sujet d'étude. Qu'est-ce à dire? Tout simplement que l'on veut étrangler méthodiquement votre langue dans les écoles où vous aviez déjà réussi à l'introduire et tracer autour de ces écoles une sorte de cordon sanitaire qui empêche la propagation de la *peste française* dans les écoles où elle n'a point encore pénétré.

Et le cas de Windsor, que nous allons maintenant exposer d'après les pièces officielles, prouve que telle est bien effectivement la pensée du ministère de l'Instruction publique ontarien.

* * *

L'école du Sacré-Coeur de Windsor compte parmi ses élèves *quarante pour cent* de Canadiens-français, l'école Saint-Alphonse *soixante pour cent*, l'école Saint-François et l'école Saint-Edmond *QUATRE-VINGT CINQ pour cent* chacune. C'est de ces deux écoles qu'il s'agit particulièrement.

Le 1er juin dernier, la Commission des écoles catholiques de Windsor décidait sur proposition de MM. A. et R. Langlois, d'introduire l'enseignement du français dans ces écoles: *une heure* par jour dans chaque classe, à l'exception de l'*entrance class*, à Saint-Edmond; une *demi-heure* par jour dans toutes les classes à Saint-François. Cette formidable innovation ne pouvait passer inaperçue: elle fut en effet portée à la connaissance du ministère de l'Instruction publique par une personne dont les fonctionnaires refusèrent de donner le nom et, le 5 août, M. Colquhoun, sous-ministre de l'Instruction publique, écrivait au secrétaire-trésorier de la commission scolaire, M. D. Gourd, pour lui demander, *au nom du ministre*, s'il était bien vrai que la commission se proposât "*d'introduire l'enseignement du français*", dans les écoles Saint-Edmond et Saint-François. M. Gourd répondait immédiatement (lettre du 8 août) que c'était vrai et transmettait au ministère le texte de la motion Langlois analysée plus haut.

La réponse se fit attendre, bien que M. Gourd l'eût demandée "par le prochain courrier"; elle se fit attendre jusqu'à la Toussaint. Elle arriva enfin, portant la date du 31 octobre 1914. Elle disait (nous traduisons littéralement):

"*Le ministre de l'Instruction publique me demande d'accuser réception de votre lettre du 8 août et de vous dire, en réponse, qu'il a étudié le sujet AVEC SOIN et qu'il juge (finds) que les règlemnts du ministère de l'Instruction publique ne permettent l'enseignement du français (do not allow French to be taught as a subject of study) DANS AUCUNE DES ECOLES SEPAREES de la ville de Windsor à l'exception de l'école du Sacré-Coeur. Vous ferez donc en conséquence, dans un délai raisonnable, dans l'organisation de vos écoles, les changements qui pourront être nécessaires sous l'empire de ce règlement.*

"*J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre obéissant serviteur.*

A. H. W. Colquhoun, sous-ministre de l'Instruction publqiue."

Vous avez lu: Pas d'enseignement du français, *ni à haute ni à petite dose*, pour les petits Canadiens français qui fréquentent les écoles catholiques de Windsor, à l'exception de ceux qui vont à l'école du Sacré-Coeur; pas d'enseignement du français, à quelque dose que ce soit, pour ceux qui représentent *soixante pour cent* de la population scolaire de Saint-Alphonse; pas d'enseignement du français pour ceux qui représentent *QUATRE-VINGT CINQ pour cent* des écoliers à Saint-François et à Saint-Edmond.

Et cela, dans un pays où le français est langue officielle, à l'ombre du drapeau britannique, à l'heure même où l'Angleterre, au témoignage de M. Asquith, risque son or et son sang pour la liberté des petits peuples!

* * *

Mais, dira-t-on, pourquoi le gouvernement tolère-t-il un minimum d'enseignement du français au Sacré-Coeur, où il n'y a que *quarante pour cent* d'enfants canadiens-francais, alors qu'il proscrit complètement cet enseignement des autres écoles?

C'est ici qu'apparaît toute la beauté du "*hitherto*" négligemment jeté au milieu du règlement XVII. L'un des contribuables a posé à l'inspecteur la même question. Au Sacré-Coeur, lui a-t-on répondu, on enseignait le français; dans les autres écoles, on ne l'enseignait pas. Donc, vous n'avez pas le droit de l'y introduire.

C'est la théorie du *cordon sanitaire*, appuyée par toutes les forces gouvernementales.

Combien de temps l'opinion honnête de ce pays tolèrera-t-elle que l'une des deux langues officielles—la langue de tout un peuple, la langue diplomatique du monde—y soit traitée en pestiférée?

Omer Héroux.

Nous sommes dans la baraque de la femme à barbe:

Dans un angle, un joli enfant joue à la poupée.

A DROITE ET A GAUCHE

"A la manifestation Pothier, à Montréal, M. Bourassa a laissé voir son jeu et trahi son ressentiment en préférant pour les siens les Etats-Unis au Canada."—*Catholic Register.*

A la vérité une bonne petite canaillerie ne répugne pas au *Catholic Register* quand il s'agit de frapper le champion du bilinguisme au Canada.

* * *

Les relevés des statistiques établis à la date du 1er décembre pour la direction du service de santé au ministère de la Guerre concernant les conséquences des blessures de guerre, donnent les résultats suivants:

Blessés guéris ayant pu rejoindre directement le front: 54.5%.

Blessés guéris ayant dû être envoyés en congé de convalescence: 24.5%.

Blessés restant en traitement dans les hôpitaux: 17.4%.

Réformés: 1.46%.

Décédés: 3.48%.

Ces chiffres sont des plus intéressants, car ils démontrent que les cadres de l'armée française se seront reconstitués dès le printemps par le retour au front de presque tous les blessés. Ils démontrent également que la mortalité consécutive aux blessures est réduite dans cette guerre à un taux inconnu dans les guerres précédentes.

* * *

"La neutralité de la Belgique avait pour notre pays (l'Angleterre), une immense valeur parce qu'elle constitue l'un des moyens de prévenir une attaque de l'Angleterre par la Manche. Nous ne sommes pas en guerre seulement pour secourir la Belgique, mais aussi pour notre propre défense: si le peuple était plus convaincu de la réalité de ces faits, nous en tirerions grand profit au point de vue du recrutement."—*Times*, de Londres.

Pour avoir osé dire la même chose, le directeur du *Devoir*, M. Henri Bourassa, a vu les loyaux d'Ontario demander sa tête et la suppression de son journal.

* * *

Le *Edmonton Daily Bulletin* nous apprend que MM. Pelletier et Nantel ont quitté le cabinet Borden parce qu'ils n'approuvaient point sa conduite au début de la guerre actuelle.

Où, diable, a-t-il pèché cela?

* * *

Le comté de Carleton, Nouveau-Brunswick, vient d'élire par une écrasante majorité le candidat conservateur patronné par l'ancien premier ministre Flemming, trouvé coupable par une Commission Royale.

Et après cela, nos bons amis anglais se scandaliseront de l'élection d'un Evanturel—même n'obtenant la victoire que par suite de la présence de deux adversaires.

* * *

Le marquis de Crewe—qui après tout ne doit pas être un traître—affirme que le gouvernement impérial est très satisfait du recrutement en Irlande.

* * *

La *Tribune* de samedi publiait un récit de course de chevaux dans la province de Québec. Cela est censé être conté en patois canadien-francais, "odd french canadian dialect." En voici les premières lignes:

Canaven lak horse race on de hice an' een weenter she's have de beeg tam of hees life. Canayen ees smart man too an' hard for beat but some tam' hes get w'at you call de bad trim.

Antoine St. Louis ees own fas' horse on Belle Riviere. Dat horse ees ver' well train' and know how mak' bes' race of all de horse along Lac Ste. Claire. Frenchman bet all tam Antoine ween de big money w'en race goes to be hol'.

* * *

Carson, passant en revue des volontaires de l'Ulster le 8 janvier dernier, déclarait que 17,000 Ulstermen s'étaient enrôlés. Où sont donc les 83,000 autres, résidu des 100,000 qui devaient prendre les armes contre le Roi si le Gouvernement anglais donnait à l'Irlandais le Home Rule?

* * *

On célébrait hier le centième anniversaire de la naissance de Sir John Macdonald.

Nos bons journaux anglais l'intitulent modestement le Père de la Confédération. Sir Charles Tupper, qui s'y connaît en cela, un peu plus qu'eux, a toujours attribué ce titre à Sir George-Etienne Cartier. "Sans lui, disait-il, la Confédération eut été impossible.

"L'AIDE A LA FRANCE"

On ignore d'une manière générale le triste sort fait par la guerre aux départements français du Nord et du Nord-Est, et surtout on oublie qu'une superficie de territoire français égale à une fois et demi la superficie de la Belgique a été un instant entre les mains des Allemands.

Sans doute la moitié de ces territoires envahis est restée si peu de temps entre les mains de l'ennemi qu'elle a *relativement* peu souffert de l'occupation des barbares, bien que ce soit pourtant dans ces régions que furent commis les crimmes de Reims et d'Arras.

Mais, à l'heure actuelle, des territoires français, égaux encore aux trois quarts de la Belgique, sont, depuis près de cinq mois, entre les mains des Allemands, ne sont plus, à l'instar de la Belgique, qu'un amas de ruines, ont vu tous les hommes de seize à cinquante ans, emmenés comme prisonniers en Allemagne, etc., etc. Pour ces pauvres départements la France entière a fourni de généreuses souscriptions, l'Algérie a voté plusieurs millions pour leur venir en aide, et, même au Manitoba, des centres comme Saint-Claude, Fannystelle, ont souscrit des montants considérables, si l'on songe qu'une petite place comme Saint-Claude, a fourni environ 150 réservistes, et que ce sont les quasi-veuves de ceux-ci qui font les frais de ces souscriptions, payant ainsi un double tribut.

Saint-Boniface et Winnipeg ne peuvent rester de simples spectateurs.

C'est pourquoi M. le Consul de France à Winnipeg a envoyé au président de *l'Union Nationale Française de l'Ouest* une lettre que nos lecteurs ont pu lire il y a une quinzaine de jours.

Pour donner suite à cette lettre une réunion eut lieu au local de *l'Union Nationale Française de l'Ouest* mercredi le 6 courant, sous la présidence de M. François Deniset, et en présence de M. l'Agent Consulaire de France. Autres membres présents: MM. Seyve et de Gramont.

Il fut décidé de fonder ici une société de secours analogue à celle qui fonctionne avec un succès considérable à Montréal, sous le nom de *L'Aide à la France*. Le but de la société sera de recevoir des dons en argent et en nature pour les fins suivantes:

1o Venir en secours aux régions de la France qui sont dévastées par la guerre.

2o Aider aux soins que d'autres donneront pour nous aux soldats français blessés au champ d'honneur.

3o Apporter si possible un peu de confort aux braves qui sont dans les tranchées et qui se battent pour l'humanité toute entière.

L'Union Nationale Française de l'Ouest a, en outre, décidé de prendre le patronage de cette oeuvre.

Mais, comme le nombre de ses membres est réduit à huit (139 ayant rejoint lur régiment), une liste a été adressée, avec l'aide de M. le Consul, des Français encore à Saint-Boniface et à Winnipeg, et qui sont en règle avec les autorités militaires.

Outre le présent avis par voie de la Presse, ils recevront une invitation individuelle de se joindre au plus vite à *l'Union Nationale Française de l'Ouest* afin que nos forces augmentent et que les quelques Français encore au Manitoba ne forment qu'un bloc, plus puissant par le nombre et l'union—et nous savons qu'il n'y aura *aucune abstention* pour un but aussi noble que *L'Aide à la France*.

Autre décision prise: M. François Deniset, 139 Ave Provencher, Saint-Boniface, sera chargé de collecter les fonds en argent et de les remettre mensuellement, avec état, à M. le Consul de France à Winnipeg. Enfin, demande sera faite à Mme François Deniset de se charger des dons en nature. Elle devra les grouper et les envoyer à Montréal au comité central.

Comité de l'Union Nationale Française de l'Ouest

* * *

Mme Deniset a accepté avec plaisir de recevoir chez elle, 139 avenue Provencher, tous les effets qu'on voudra bien lui remettre pour "*L'Aide à France*."

En outre, elle a accepté de réunir chaque semaine à son domicile toutes les dames et jeunes filles de bonne volonté, désirant travailler pour le but mentionné dans le communiqué ci-dessus. Elle prie toutes les dames qui désirent aider à cette oeuvre, soit par leur travail, soit en argent, soit en effets, de venir chez elle vendredi prochain 15 janvier à 3 heures. Elle leur fera part des renseignements et conseils qu'elle a reçu des Dames de la Croix-Rouge de Winnipeg, qui font pour les soldats canadiens ce que *L'Aide à la France* se propose de faire pour les soldats français.

Des décisions seront prises pour le développement normal de l'oeuvre dans le future.

"C'EST NOUS QUI SONS LA PRUSSE"

L'*Orange Sentiel* est d'une lecture parfois instructive. Elle dit une quantité de choses que beaucoup d'autres se contentent de penser et il faut bien tenir compte de ce qu'elle dit, puisque les Orangistes, grâce à leur cohésion, au défaut d'organisation de leurs adversaires protestants, à l'ignorance d'une partie du public ontarien, ont fini par exercer une sorte de dictature sur la politique de la province voisine.

La manifestation de l'Association de la Jeunesse en faveur de la minorité ontarienne a naturellement jeté l'*Orange Sentinel* hors de ses gonds. Elle confond dans une même dénonciation tous ceux qui ont osé élever la voix en faveur des persécutés. Il faut reconnaître cependant qu'elle réserve ses meilleurs coups pour les évêques. *Quebec Bishops Declare War on Ontario Schools—Les évêques de Québec déclarent la guerre aux écoles d'Ontario*, porte, sur trois colonnes, l'en-tête de sa première page.

Et ce titre-affiche a l'avantage de faire d'une pierre deux coups: il irrite la vieille haine de ses lecteurs contre la "hiérarchie"; il donne aux évêques—et à tous ceux qui protestent ici contre le règlement XVII—figure d'intrus. Comme si tous les citoyens canadiens n'étaient pas spécifiquement intéressés au maintien de l'esprit du pacte fédéral et comme si une province quelconque avait le droit moral de proscrire de ses écoles l'une des deux langues officielles du pays!

Ce cri contre l'étranger est d'ailleurs fort amusant sur les lèvres et sous la plume de gens qui se vantent d'avoir recueilli les fonds nécessaires à porter devant le Conseil Privé un procès qui ne concernait que des catholiques d'ici et qui visait la loi sur le mariage de la province de Québec.

Mais, dans sa colère, l'*Orange Sentinel* a échappé un mot qu'il faut enregistrer, un mot aussi éloquent que le "*C'est nous qui sons les Princesses*" de la légende. "*C'est nous qui sons la Prusse*", s'exclame-t-elle en fait, et c'est vous de la province de Québec qui êtes l'Alsace.

"*M. Bourassa était présent*, dit la *Sentinel, et les journaux disent qu'il a fait une violente attaque contre les Anglais d'Ontario. Il a entrepris de prouver que les enfants français étaient mieux traités en Alsace sous le talon prussien. Mais il a oublié de dire que ceci se passait en Alsace, la province française. A LAQUELLE DANS CE PAYS CORRESPOND LA PROVINCE DE QUEBEC. Il n'a pas dit que dans la Prusse même, les enfants français eussent des écoles françaises distinctes: c'est une petite question de détail qu'il a oubliée.*" (*Orange Sentinel*, 31 décembre 1914, 1ère page, 1ère colonne).

C'est clair et net. L'*Orange Sentinel* assimile Québec à l'Alsace et l'Ontario à la Prusse.

Qui s'étonnera alors que la *Sentinel* et ceux qui sentent comme elle continuent de prêcher une politique si profondément antibritannique, si nettement prussienne, au plus mauvais sens du mot!

Souhaitons que la guerre ait au moins pour effet la réconquête de l'Ontario par l'esprit et la pensée britanniques.

Omer Héroux.

Le pardon d'Andenne.

Andenne est une jolie petite ville belge qui se mirait dans la Meuse, tout près de Huy, dans la province de Namur.

Le 20 août, les Allemands y firent leur entrée. Ce fut au pas de parade, et parmi les chants vainqueurs, l'entrée arrogante du 28e régiment de pionniers, 4,000 hommes, 4,000 brutes.

Andenne fut aussitôt leur proie. Sous les yeux de leurs officiers, les soldats commencèrent tout d'abord leurs excès par un pillage systématique des magasins. Faisant la chaîne, ils se passèrent de mains en mains ce qui pouvait être mangé, bu ou fumé, remettant à leurs officiers les choses les plus précieuses, et notamment les cigares les plus fins.

Le soir, ce fut l'orgie. La soldatesque germanique s'enivra. Le vin et l'alcool ayant échauffé les têtes, des rixes éclatèrent entre les brutes du kaiser; les revolvers parlèrent et le sang coula.

Du coup, Andenne était condamnée. Pour expliquer le meurtre des uns et des autres, les soldats allemands accusèrent—naturellement—les infortunés habitants de la malheureuse petite ville d'avoir tiré sur eux; et, durant trois jours, ils se livrèrent—par ordre—au pillage et aux pires violences.

Cependant que les officiers faisaient — par trains — expédier chez eux les meubles, les tableaux, l'argenterie, les bronzes, les bijoux les plus précieux, les soldats volaient, asassinaient et se prodiguaient en raffinements de cruauté. C'est ainsi qu'ayant assassiné le mari, ils forcèrent la femme à les servir dans la même pièce où gisait le corps de son époux, dont elle devait, pour leur verser à boire et leur donner à manger, franchir sans cesse le cadavre sanglant.

Et la chasse aux citoyens s'exerça dans les rues: 500 hommes furent pris, entraînés aux abattoirs de la ville et fusillés sur place: en des carrefours, hommes, femmes et enfants furent massés et mitraillés.

Quatre-vingt maisons furent incendiées, anéanties, et le lendemain du troisième jour, les Allemands s'avisèrent d'un geste odieux de clémence.

Par affiches placardées dans la ville et signées du chef de ces 4,000 bandits, les habitants de la ville furent convoqués à "la fête du pardon d'Andenne".

Ce fut une fête cynique, d'une barbarie immonde. Valides et infirmes y furent traînés; sur la grande place, des tables avaient été dressées, et la soldatesque teutonne les occupait bruyante, ivre d'une joie mauvaise de dégénères. Elle força les malheureux et les malheureuses à boire, à danser avec eux; ceux qui résistaient étaient odieusement maltraités.... Et enfin hommes et femmes après avoir invoqué le patron de leur ville, durent chanter des hymnes allemands et acclamer l'empereur.

—Voilà ce qu'ils firent, voilà ce qu'ils osèrent, nous a conté un notable industriel d'Andenne, M. D... De ces horreurs, j'ai été le témoin. J'avais fait fuir ma famille, et j'étais demeuré dans ma chère petite ville pour sauver de mes biens tout ce que je pourrais. Mais j'ai dû fuir à mon tour, pillé, volé, écoeuré. Je me suis déguisé en mendiant et j'ai pu ainsi échapper au sort misérable dont ont été victimes tant de mes malheureux concitoyens.

ALMANACH

Par suite de l'absence temporaire de M. Maurice Dumoussean, l'Almanach Francais de l'Ouest n'a pas été publié cette année.

LES FUSILIERS MARINS

Sept mille héros

(*L'Information*, Paris)

Granville, 1er décembre.

Je viens de visiter un des quatre hôpitaux de Granville; installé dans l'immeuble du Normandy Hôtel, il est tout bonnement admirable. Il fait face à la mer et se trouve si près d'elle que la marée haute vient en battre les fondations. De leur lit, les blessés ont à travers les larges baies vitrées des salles, la vision d'un horizon profond et calme dont les dernières journées de novembre ont à peine réussi à brouiller les lignes lumineuses.

Ce coin de Normandie se ressent à peine en effet de l'approche de l'hiver. L'automne y agonise dans une atmosphère tiède et molle. C'est sa douceur, sans doute, qui a valu à ce pittoresque rocher de la Manche l'enviable appellation de "Monaco du Nord".

Je croyais rencontrer ici un des maîtres de la chirurgie. Le docteur Doyen a en effet donné quelques jours ici, le spectacle de sa prestigieuse rapidité opératoire. Il est parti depuis peu. Le major Lemonnier qui au début de la mobilisation, a quitté son cabinet pour revêtir l'uniforme assume la direction de cet hôpital modèle. Il m'a autorisé avec une bonne grâce charmante à apporter au nom de l'*Information* quelques cigarettes à ses blessés. J'ai passé tout près d'eux, sous la conduite d'un de ses aides, le docteur Radiguer, un après-midi qui m'a paru bien court. J'ai vu à l'oeuvre ces jeunes femmes, ces jeunes filles, infirmières volontaires, dont la blague parisienne a peut-être, au début de la guerre, un peu légèrement parlé. Rien ne les avait préparées à leur rude tâche: je les ai vues pourtant penchées, sans trembler, sur d'effroyables plaies que je n'ai pas regardées deux secondes sans frémir et les panser en souriant...

IL FAUT TENIR... AVAIT DIT L'AMIRAL

Parmi les quatre cents blessés du Normandy Hôtel se trouvent, depuis peu, quelques-uns de ces fusilliers marins tous si également magnifiques qu'on a dû renoncer à distinguer leurs hauts faits les uns des autres pour les confondre dans la même admiration en citant en bloc à l'ordre du jour les 7,000 héros qui composent la brigade. On connait des bribes de leurs fabuleux exploits. J'ai eu la chance d'entendre quelques-uns d'entre eux me raconter en détail ce merveilleux ouvrage qui a été le leur et que le *Journal officiel* a récemment résumé en ces termes "grande vigueur et entier dévouement dans la défense d'une position stratégique très importante".

—Que voulez-vous, monsieur, me dit l'un d'eux d'un ton dont rien ne rendra jamais l'insouciante simplicité, l'amiral nous avait prévenus: "*Mes garçons, il faut tenir. Je compte sur vous.*" Alors on a tenu.

Comment ont-ils tenu? C'est ce que je me suis efforcé de leur faire raconter. Les "fusiliers", comme les gens de la côte et de la mer, ne sont pas loquaces. Je suis obligé de procéder presque à un interrogatoire pour avoir le récit de cet épisode héroïque qui s'appelle la défense du cimetière de Dixmude, où ils se sont battus un contre cinq.

—Au moins! reprend mon fusilier. Les Boches étaient si nombreux qu'ils paraissaient grouiller... Nous tenions, appuyés par trois mitrailleuses. Tout à coup leur crachement s'arrête. Elles venaient d'être mises hors d'usage. Nous sommes restés là, retranchés entre ce qui restait des tombes... Je me rappelle, je tirais lentement... C'est la meilleure manière, voyez-vous... il vaut mieux ne pas se presser... Trois fois ils essayèrent de nous passer dessus... On tenait toujours... C'est à ce moment-là que deux balles m'arrivèrent: l'une me brisa le tibia. Je crois bien que j'y serais resté sans un copain qui m'emporta sur son dos..." Il s'arrête un instant puis conclut d'un air grave: "Vous direz ce que vous voudrez mais *c'est dans ces moments-là qu'on reconnait un camarade.*" Et il ferme les yeux l'espace d'un instant pour mieux songer sans doute à celui qui lui a sauvé la vie.

A LA NAGE!

Et cet autre qui me conte aussi la journée du 10 novembre:

—Nous nous étions battus un contre je ne sais plus combien. Enfin les jours où ils étaient seulement trois ou quatre contre un de nous, ç'a été les bons moments. Bref, nous étions, dans un sale coin, débordés et brûlant nos dernières cartouches. Nous tenions toujours, nous repliant pied à pied... Derrière nous, maintenant assez proche, un grand mur. C'était la fin, nous le sentions bien, car, une fois là, nous allions être fusillés comme à la cible. Devant nous une rivière, sérieuse, profonde, assez large. Nous étions là encore à peu près deux cents. Se rendre, vous devez bien comprendre qu'on n'y pensait pas... De temps en temps, nous regardions le seul chemin de libre: l'eau devant nous, quand tout à coup une voix cria: "A la rivière, camarades." Nous bondissons, nous nous jetons à l'eau et puis à la nage, nous avons passé.

—Tous?

—Presque. Chez nous autres, fusiliers, on sait nager.

Je passe à d'autres lits... Encore un héros de Dixmude, un de ceux qui, au nombre de 150, partirent relever une compagnie de leurs camarades et qui réussirent à arriver jusqu'à elle malgré les efforts de 3,000 Boches jetés contre eux: "Il n'y avait que cinq cents mètres à faire, me dit le fusilier, on mit trois heures à les parcourir. Mais on arriva."

De leurs blessures, pas un mot... des souffrances qu'ils ont endurées dans l'eau des tranchées, dans la neige, pas un mot. Voici un des derniers arrivés, de la nuit même. Je lui demande où il est blessé.

—Mais je ne suis pas blessé me répond-il, seulement, je suis resté longtemps dans les tranchées. l'eau jusqu'aux genoux... A ce moment je ne me sentais plus les pieds... Je me suis déchaussé... C'est à ce moment que j'ai vu qu'ils étaient gelés."

LES AUTRES HEROS

Quels hommes! Il y en a de tous les coins de la France, de Normandie, de La Rochelle, du fond de la Bretagne... Voici un gars de Plandeneeh, le visage pâle, les yeux clos. Il y a deux coiffes bretonnes à son chevet: sa mère et sa soeur qui le regardent éperdûment sans dire un mot.

Et les autres, les autres héros qui sont là eux aussi: zouaves, chasseurs à pied, tirailleurs, dragons, lignards, je ne veux pas les oublier. Voici un Sénégalais qui a chargé dans les tranchées allemandes et qui en a tué tant et tant "qu'il n'a pas pu les compter". Voilà un homme de 40 ans qui, arrivé de New-York le 4 août pour apprendre la déclaration de guerre, est reparti le lendemain pour venir s'engager en France et a trouvé le moyen d'avoir trois "motifs" de citation à l'ordre du jour.

Cependant la soirée s'avance C'est l'heure du souper, comme on dit en Normandie. Dans les salles, on distribue les gamelles. Un blessé attend, en lisant, qu'on lui apporte la sienne. Je m'approche. C'est un grenadier belge qui a fait toute la campagne depuis les premiers jours, jusqu'à ceux de Dixmude en passant par le siège d'Anvers. Un volume de Verhaeren—*les Villes tentaculaires*—est ouvert devant lui.

—Un grand poète, n'est-ce pas? me dit-il.

Et il poursuit:

—Regardez ce que j'étais en train de lire.

Il me tend le livre. Et voici le passage qu'il m'indique et sur lequel mes yeux tombent:

Il croit en lui et qu'importe le
 reste,
Pleurs, cris, affres et noire et for-
 midable fête.
Avec lesquels l'histoire est faite.
Il ne regrette rien de ce qu'il ac-
 complit
Sinon que les ans brefs aillent
 trop vite
Et que la terre immense soit si
 petite,
Il sent qu'il [illegible] en rouge orage
 et que sa destinée
Est de tomber en brusque écrou-
 lement,
Le four où son étoile étrange et
 effrénée
Cristal rouge, se cassera au fir-
 mament...

—Comme la sienne... bientôt", achève le grenadier belge, pendant que je lui rends son livre...

Henri Géroule.

Les Vers, quelle que soit leur origine, se trouve dans les tubes digestifs où ils nuisent à la santé de l'enfant. Il n'est point de repos pour l'enfant aussi longtemps qu'on n'a point expulsé les vers. Nul remède ne parvient mieux que les Poudres de Miller contre les vers. Elles détruisent immédiatement les vers et suppriment l'état qui leur permettait de vivre.


Photo copyright, 1914, by American Press Association.
Fantassins belges

LES ATROCITES ALLEMANDES

Rapport officiel

Paris, 7.—La commission nommée le 23 septembre pour faire une enquête sur les accusations relevées contre les officiers allemands, qui s'étaint conduits brutalement et avec inhumanité à l'égard de Français, soldats ou civils, s'est exprimée ainsi, dans son rapport publié aujourd'hui par le cabinet:

"Nous devons conclure de cette enquête que jamais il ne s'est livré, entre les nations civilisées, une guerre empreinte de plus de sauvagerie et de férocité que celle faite à la France par notre implacable adversaire.

"Pillage, viol, incendie, meurtre, voilà ce que nos ennemis mettent ordinairement en pratique, et les faits, recueillis en de nombreuses occasions, prouvent que les prétentions allemandes, d'après lesquelles l'exécution des civils aurait été due aux coups de feu tirés sur les troupes allemandes par la population, ne sont pas fondées.

"Nous avons la preuve que non-seulement les villages ont été brûlés, d'après le plan systématique existant dans l'armée allemande; mais aussi que tous les soldats avaient en leur possession un matériel complet à cet effet, tel que torches, grenades, fusées, bidons de pétrole, bâtons enduits de matière inflammable et sacs renfermant des tablettes composées de poudre compressée pouvant prendre feu rapidement."

La commission affirme qu'il a été établi avec le plus grand soin une distinction entre les incendies causés par le bombardement et ceux allumés à la main, en l'absence de tout combat.

On dit que le but des Allemands était d'intimider les populations et de répandre la terreur et l'effroi partout où ils pénétraient.

"Les viols de femmes et de jeunes filles ont été si nombreux, que les cas qui ont été relevés ne sont rien en comparaison de ceux que l'enquête a fait découvrir, ajoute le rapport de la commission.

"Les victimes de ces actes odieux se sont refusées généralement à rendre toute espèce de témoignage pour ne pas compromettre leur avenir."

La commission estime que les commandants de l'armée allemande, jusqu'aux plus hauts personnages de l'empire, auront à supporter devant le monde entier la responsabilité écrasante de telles abominations.

On dit que le cabinet se serait abstenu jusqu'ici de publier le rapport de la commission pour ne pas exciter à nouveau l'opinion publique.

Ce n'est que sur la demande de M. Georges Clémenceau, ancien président du conseil, et autres sénateurs d'Etat, que le cabinet s'est décidé à le publier.

Les conclusions de la commission remplissent environ vingt colonnes du journal. On y examine en détail le cas qui, au dire de la commission, ont été relevés sous le serment des témoins interrogés, comme on le fait généralement en procédure judiciaire.

La commission a ajouté de longs détails aux témoignages sur lesquels se basent ses conclusions Ces dépositions seront publiées plus tard comme documents du gouvernement.

La commission était composée de MM. Georges Payelle, président de la cour des comptes; Edmond Paillot, conseiller à la cour de cassation; Armand Mollard, l'un des ministres attachés au ministère des affaires étrangères, et M. Marringer, conseiller d'Etat.

LES TURCS EN PLEINE DEROUTE

Les Russes remportent une victoire décisive dans le Caucase à Sari Kamysh

Paris, 6.—Le grand duc Nicolas a adressé au général Joffre le télégramme suivant:

"Je m'empresse de vous annoncer la bonne nouvelle que l'armée russe du Caucase, quoique ses forces aient été réduites au minimum dans le but de ne pas affaiblir les armées qui opèrent dans le théâtre principal de la guerre, a gagné deux victoires décisives, les 3 et 4 janvier, contre les forces turques supérieures en nombre. Elle a défait à Ardahan le 1er corps d'armée turc, et à Sari Kamysh le 9e et le 10e corps. Le 9e corps tout entier a capitulé; le 10e corps fait tous ses efforts pour battre en retraite mais est poursuivi par nos troupes."

Le général Joffre a répondu par le télégramme suivant:

"Je prie Votre Altesse impériale d'accepter mes plus chaudes félicitations pour la grande victoire remportée par l'armée russe du Caucase. Par leurs efforts constants sur tous les théâtres de la guerre, les armées alliées préparent les victoires définitives de l'avenir."

* * *

Pétrograde, 6.—Le ministère de la guerre a annoncé ce soir que l'armée russe du Caucase a remporté une victoire complète et décisive. L'armée turque toute entière a été mise en déroute et le 9e corps d'armée turc a été complètement entouré et forcé de capituler.

Le bulletin officiel suivant a été envoyé ce soir par l'état-major général de l'armée du Caucase et publié à Pétrograde:

"Hier soir, nos troupes ont gagné une victoire complète sur les Turcs à Sari Kamysh. Nous avons détruit deux corps d'armée tout entier, y compris son chef et trois généraux de division.

"De petits détachements de troupes turques, qui sont parvenus à s'enfuir, sont rigoureusement poursuivis et anéantis.

"Nous continuons la poursuite des autres corps de l'armée turque qui sont en pleine retraite".

On ajoute que cette victoire est complète à tous les points de vue. Les Russes se sont emparés de toutes les positions occupées par les Turcs et ont capturé d'énormes quantités de provisions, de munitions et des canons.

Cette victoire suivit de peu l'arrivée de troupes russes fraîches qui réussirent brillamment un mouvement de flanc qui eut pour résultat de couper en deux l'armée turque.

Les Cosaques poursuivent à présent les Turcs qui battent en retraite.

* * *

Pétrograde, 6.—Une dépêche de Tiflis à la "Gazette de la Bourse" dit que les Russes ont fait prisonnier Izzet pacha, ancien ministre de la guerre de Turquie.

* * *

Londres, 6.—Une dépêche de Pétrograde à l'agence Reuter dit:

"Les récits de la défaite des Turcs à Sari Kamysh, qui par déployèrent une grande bravoure viennent ici, disent que les Turcs quand leurs positions furent sérieusement menacées, et firent de nombreuses charges à la baïonnette quand ils furent obligés de battre en retraite ils firent des efforts aussi vaillants qu'infructueux pour couvrir cette retraite par un combat d'arrière-garde au cours duquel les blessés eux-mêmes continuaient à tirer lors qu'ils étaient étendus sur le sol.

"D'après un télégramme de Tiflis la persistance avec laquelle les Turcs ont poursuivi leur mouvement offensif dans la région de Sari Kamysh avait pour but de permettre à celles de leurs troupes qui occupaient la région d'Ardahan de battre en retraite sans subir des pertes trop considérables. Leurs opérations furent conduites dans des conditions extrêmement difficiles Leur équipement n'était pas approprié au pays et ils manquaient de convois. Tous les approvisionnements et toutes les munitions devaient être portées par les soldats et par des civils réquisitionnés par les troupes. La plupart du butin capturé par les Russes est de fabrication allemande.

LE "GOEBEN" GRAVEMENT ENDOMMAGE

Le croiseur turc heurte deux torpilles dormantes près du Bosphore

Copenhague, 10.—Une dépêche spéciale de Constantinople au "National Tidende" annonce que l'ancien croiseur allemand "Goeben", qui bat maintenant pavillon turc, a heurté deux torpilles dormantes susses dans le voisinage du Bosphore et a été sérieusement endommagé.

Le croiseur a deux gros trous au-dessus de sa ligne de flottaison et deux ou trois mois seront nécessaires pour le remettre en état.

Ce fait, ajouta la dépêche, n'a pas été signalé à la population de Constantinople.

LE CAS DU CARDINAL MERCIER

Une communication semi-officielle allemande

Amsterdam, 8.—Le correspondant du "Tijd" à Berlin télégraphie qu'une communication semi-officielle a été publiée concernant la lettre pastorale du cardinal Mercier.

On annonce que ce dernier a été arrêté par les autorités militaires allemandes pour avoir encouragé les Belges à ne pas reconnaître l'administration allemande. Cette communication dit:

"Tous ceux qui sont pour ou contre les Allemands reconnaissent que le cardinal Mercier avait le droit de consoler la population civile dans un pareil moment et en lui conseillant de rester calme. Mais le cardinal a mal interprété les droits et les obligations de l'Eglise et a failli à son devoir envers l'autorité quand, dans sa lettre pastorale, il s'est immiscé dans une querelle politique entre nations."

* * *

Amsterdam, 8.—Une dépêche d'Amsterdam à l'Exchange Telegraph Company, dit que les télégrammes reçus de Berlin, font savoir que l'arrestation du cardinal Mercier a causé une véritable consternation dans les milieux catholiques.

Les chefs du parti catholique, ne se sont pas gênés pour dire ouvertement que cette arrestation était une bévue impardonnable et que si le reichstag était en session, le centre demanderait des explications au chancelier de l'empire.

Les dépêches de Berlin disent que les messages reçus de Rome, déclarent que l'arrestation du cardinal Mercier a soulevé l'indignation du Vatican et que l'on s'attend à ce que le pape demande que réparation soit rendue le plus tôt possible au cardinal.

Le correspondant de l'agence Reuter à Amsterdam dit:

"L'arrestation du cardinal Mercier a créé une pénible sensation dans toute la Belgique. Suivant les rapports reçus à ce sujet, les Allemands auraient arrêté également l'imprimeur des lettres pastorales du cardinal, qui jusqu'en ces temps derniers était le bourgmestre de Malines, mais ils l'auraient mis en liberté sous caution."

On a fait savoir également que la lecture de la letre pastorale du cardinal avait été interdite. Plusieurs prêtres ont été arrêtés pour en avoir donné lecture. Les réfugiés d'Anvers racontent que toutes les cures des environs de Malines et d'Anvers sont gardées par des sentinelles.

LA GUERRE AUSTRO-SERBE

Belgrade est de nouveau bombardé

Paris, 6.—Le correspondant de l'agence Havas à Belgrade télégraphie que Belgrade a été de nouveau bombardé le 31 décembre par quatre monitors autrichiens. Il dit:

"A midi les canons de l'ennemi ont lancé plusieurs obus sur Kalamaran. Un tomba dans la ville, endommageant une maison. Vers six heures du soir, quatre monitors autrichiens parurent devant la forteresse et tirèrent sur la ville ainsi que sur les rives du Danube et de la Save. Le bombardement a duré jusqu'à huit heures. Par intervalles on entendait le bruit des mitrailleuses. Plusieurs autres shrapnels sont tombés dans la ville. Les dégâts ont été purement matériels."

L'ALSACE FRANCAISE

Un sous-préfet est nommé dans le département du Haut-Rhin

Paris, 6.—Le premier acheminement officiel vers l'annexion de la partie des provinces perdues, occupée par les troupes françaises a été fait aujourd'hui. M. Paillhe a été nommé sous-préfet du département du Haut-Rhin à Altkirch, Alsace. Provisoirement il habitera à Dannemarie. Le département du Haut-Rhin comprend la partie la plus riche de la province d'Alsace.

Aux points de vue militaire et sentimental ce fait est d'une grande importance Il signifie que l'invasion française en Alsace est tellement bien établie que l'on peut y envisager dès maintenant leur administration civile.

Les gamins Bruxellois.

Le gamin de Bruxelles n'a rien à envier au gamin de Paris pour la bravoure espiègle. Il saisit aisément les ridicules des Allemands.

Le gamin bruxellois le "ketje", comme on l'appelle là-bas, a commencé par singer le casque à pointe en perçant un trou dans son chapeau ou sa casquette pour y faire apparaître une carotte.

Les Allemands avant placé sur le Palais de Justice deux canons, la gueule tournée vers le quartier populaire des Marolles, les gamins du quartier leur ont riposté en dressant sur les toits face aux canons allemands, une quantité invraisemblable de tuyaux de poêles, longs, courts, gros ou minces. Les Allemands ont fini par comprendre. Ils sont furieux, mais ils ne disent rien.

Les Boches avant réquisitionné tous les chevaux belges, même les plus lamentables, pour rétablir l'effectif de leur cavalerie décimée, les ketjes ont, de leur côté, réuni tous les chevaux de bois ou de carton, les ânes à roulettes trouvés dans les greniers, ex-quadrupèdes ayant perdu plusieurs de leurs pattes, et, au nombre de 500, ont défilé devant la garde prussienne en traînant derrière eux leur cavalerie boiteuse sous les regards des parents amusés.

Un autre cortège surgit: 200 gosses marchent au pas militaire puis tout à coup, sur un commandement bref, car il y a un état-major, les soldats en herbe s'arrêtent et se mettent à exécuter sur place le ridicule "ganzer parade" le pas de l'oie cher aux junkers prussiens.

Voici un quart d'heure que cela dure, et les gamins n'ont pas bougé d'un pouce. Un officier s'approche et demande aux ketjes ce qu'ils font là.

—Ah! bien, répond le chef de la bande, on marche sur Paris, et alors, n'est-ce pas, on doit marcher sur place!...

L'officier pâlit, fait le geste d'atteindre son revolver. Mais il y a là deux mille personnes: il finit par hausser les épaules et rentre furieux, tandis que la foule applaudit.

La ruse héroïque du soldat russe.

C'était pendant la bataille d'Ivangorod, la nuit. Une batterie russe réussit à se dissimuler heureusement, à trois kilomètres des tranchées allemandes. Mais les artilleurs ne pouvaient voir l'ennemi. Alors, un soldat, emportant avec lui un téléphone de campagne, rampa jusqu'à cent mètres des tranchées prussiennes. Il se dressa immobile. L'ennemi l'aperçut, vit que c'était un Russe, fit feu. Il tomba à la première balle, eut un mouvement convulsif, puis demeura immobile. A ce moment les premiers obus russes arrivèrent. Ils tombaient avec une précision terrible, et les tranchées allemandes retentissaient sans cesse de gémissements et de cris d'horreur. Finalement, les Allemands durent abandonner leur position. Le soldat russe se leva alors: son imprudence apparente, sa chute soudaine, tout cela n'était qu'une ruse héroïque pour pouvoir efficacement téléphoner à sa batterie et diriger son tir.

X.X.X.

Département des patrons



Modèle de blouse unie. Col ouvert terminé par un collet de grandeur moyenne. Ferme sur le devant. Manches unies, étroites, se terminant au poignet en manchettes. On peut employer de la toile à mouchoir, de la toile forte, de la soie, du satin, etc.

La patron de blouse No 6,878 est pour mesures de buste de 34 à 44 pouces. La grandeur moyenne demande 2⅛ verges d'un tissu de 36 pouces.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



Nouveau modèle de costume pour garçonnet. S'ouvre court au cou, sur le devant et se met en se glissant par la tête. Le cou est entouré d'un petit collet et les manches unies et étroites se terminent en manchettes. Il y a aussi des poches rapportées. Sous la blouse se porte un pantalon droit et ouvert au genou comme dans la mode actuelle.

Le patron No 6,871 est pour enfant de 2 à 4 ans. L'enfant de quatre ans demande 2⅜ verges d'un tissu de 36 pouces avec une demi-verge d'un tissu de 27 pouces pour la bordure.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.
Département des patrons, La Liberté
B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus ....
sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........
Nom ....
Rue No. ....
Ville ....
Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

CHRONIQUE DE LA GUERRE

Brute infâme.

Le journal italien la *Stampa* relate cet abominable attentat d'un officier allemand:

A Douvre, près d'Anvers, un officier allemand allait arrêter un ouvrier belge. La femme du malheureux pleurait, réclamant son mari:

—Nous avons huit enfants, si vous nous enlevez notre unique soutien, comment pourrons-nous vivre!

L'officier répondit,

—Je vois que vous avez huit enfants, mais j'ai un remède!

Il fait disposer les huit enfants contre un mur et ordonne aux soldats de tirer. Quand le cinquième enfant tombe sous les projectiles allemands, l'officier se retourne vers les parents, terrorisés, et leur dit:

—Maintenant vous n'avez plus que trois enfants, le problème est résolu.

Un beau coup de canon.

C'est un maréchal des logis d'artillerie qui, dans une lettre envoyée de Poperinghe, nous raconte en un savoureux langage cette anecdote qui date de dix jours.

—Nous étions en batterie lorsqu'un avion vint nous avertir qu'à une huitaine de kilomètres il y avait près d'une grande cheminée un général et tout son état-major. La cheminée avait soixante mètres de haut. Nous montons sur une crête. Le capitaine me fait appeler et me montre à la jumelle la fameuse cheminée.

Je fais venir ma pièce et je la règle moi-même: hausse, huit mille mètres. Je tire un premier coup qui passe à dix mètres du but. Je rectifie immédiatement et tire le second, qui arriva juste dessus. Quel soleil!

La cheminée était presque disparue et les "poilus" ils étaient dix-sept dans quel état! quinze officiers et deux adjudants à terre. C'était un bon boulot.

Le soir, j'ai été cité à l'ordre du jour.

D'où vient le mot "boche".

On a dépensé autour de ce mot bien des trésors d'ingéniosité. Quelqu'un a imaginé qu'il dérivait du roi *Teutabochus*, qui régna sur les Teutons quelque cent ans avant Jésus-Christ et fut traîné par Marius derrière son char de triomphe. D'autres veulent lui donner pour origine le mot allemand bursch qui signifie vagabond, ou le mot turc borh, qui signifie vide. Mais il semble plus probable que "Boche" est tout simplement le diminutif d' "Alboche".

La discussion reprend sur l'origine de ce dernier mot. Les uns veulent qu'il soit une corruption de l'expression par laquelle les Alsaciens désignent les Allemands: *altdeusch* (les hauts Allemands). D'autres y voient une contraction (un peu forte) de "caboche d'Allemand". D'autres, avec plus de raison, semble-t-il, croient qu'il n'est qu'une déformation argotique du mot "allemand". L'argot emploie, en effet, fréquemment les résinences en *oche*, comme dans *bidoche*, *moche*, etc., avec une nuance défavorable.

Quoi qu'il en soit, le mot ne date pas d'aujourd'hui. "Alboche" et son diminutif "boche" ont été fort employés à l'époque de la guerre de 1870. On signale même un professeur d'anglais qui, en 1868, au lycée de Tours, traitait de "têtes d'Alboches" ceux de ses élèves qui se montraient les plus rebelles à son enseignemnt.

"Ne faites pas l'enfant."

Un mot héroïque, dans sa simplicité, et qui pourra prendre place, dans les anthologies, à côté du: "Donne-lui tout de même à boire", de Victor Hugo.

Un médecin militaire, le Dr Triller—ce n'est pas de lui que nous tenons l'anecdote, c'est d'un commandant qui l'accompagnait,—se trouvait en Alsace. Après un très vif engagement oir nous avions eu l'avantage, le docteur s'avançait, en compagnie du commandant, poru porter secours à un colonel allemand, qui gisait, blessé, sur le champ de bataille.

Le colonel avait les yeux sur le groupe. Quand le docteur fut à portée, il se souleva; braqua sur lui son revolver, tira et le manqua.

Et le docteur, comme s'adressant à un malade récalcitrant:

—*Voyons, ne faites donc pas l'enfant!*

Et il se mit à le panser "tout de même".

Les deux frères.

On nous communique cette lettre, épisode tragique qui peint une fois de plus la cruauté de l'ennemi:

Le lundi 7 septembre, après une bataille acharnée, notre armée battant en retraite, nous nous sommes trouvés, mon frère Paul et moi, blessés côte à côte. Avec la blessure que j'avais, j'aurais pu me sauver, mais quand j'ai vu que mon frère ne pouvait pas bouger, j'ai résolu de ne pas l'abandonner: j'ai resté auprès de lui dans l'espoir que les brancardiers allaient venir nous chercher: il n'y avait plus autour de nous que des morts et des blessés. Il y avait déjà beaucoup de temps que nous étions là lorsque la nuit vint; pour comble de malheur, nous entendions très distinctement les Allemands qui montaient derrière nous: nous les apercevions déjà quand je décidai mon frère à nous sauver en nous traînant, à seule fin de ne pas tomber entre les mains des Boches.

Comme il faisait tout à fait noir, nous nous mîmes à ramper: nous n'avancions pas vite, nous avions à peine fait cinq cents mètres que les Allemands étaient sur nous. Je vous assure que je croyais notre dernière heure venue. Voyant que nous n'étions pas armés, ils nous relevèrent avec leurs crosses de fusils: d'aucuns s'amusaient à nous piquer le ventre avec leurs baïonnettes sans nous blesser: enfin, ils nous laissèrent là. Toute la nuit ce fut un véritable supplice: il est peut-être passé plus de mille Boches, et les baïonnettes se croisaient sur ma poitrine; je ne puis vous dire combien j'ai reçu de coups de crosse.

Comme nous avions la fièvre et que la perte de sang nous rendait encore plus faibles, nous avions beau demander de l'eau à ces canailles, ils ne voulaient pas nous en donner. Enfin, la nuit se passa dans les plus atroces souffrances. Le jour vint et avec lui les Boches disparurent dans leurs tranchées.

Comme nous ne pouvions pas rester là, je décidai mon pauvre frère d'aller nous mettre à l'abri dans une tranchée que nous avions occupée la veille et qui se trouvait à quelques centaines de mètres de nous. Nous nous mîmes à ramper comme la veille avec mille précautions, et nous étions arrivés avec bien du mal à une cinquantaine de mètres de la tranchée, quand tout à coup j'aperçus un Allemand qui descendait en face de nous: sans doute qu'il nous avait vus remuer: il s'avança jusqu'à quinze mètres de nous; je le vis qui prenait son fusil, il épaula et nous tira à chacun une cartouche: la première, je l'entendis siffler près de ma tête, je n'étais pas touché; la deuxième, j'entendis un cri de douleur, mon pauvre frère était touché. Le malheureux ne pouvait presque plus parler; il me dit: "Va t'en, Gégène, je vais mourir ici". Et il me demanda à boire; je n'avais pas une goutte d'eau à lui donner. Dix minutes après, il rendait le dernier soupir. Je suis resté auprès de lui, faisant le mort toute la journée: enfin, quand la nuit fut venue, et après avoir embrassé mon frère je gagnai la tranchée qui n'était pas loin de moi: j'ai resté dans cette tranchée du mardi au samedi, sans manger. Quand les Français me retrouvèrent, j'étais en loques.

Je suis presque guéri, prêt à recommencer et à aller venger notre cher Paul.

Les croix de bois.

"Voulez-vous savoir, écrit un soldat ardéchois, comment sont enterrés ceux de nous qui tombent au champ d'honneur? Ce matin, avant l'action, nous avons donné la sépulture à quatre chasseurs alpins: ils étaient morts en braves, leurs fusils étaient brisés à côté d'eux: leurs membres crispés gardaient encore l'attitude de la lutte. Nous avons retiré leurs plaques d'identité, puis nous les avons ensevelis dans un jardin. Mes camarades ont planté sur le tertre une humble croix, faite de deux branches attachées. Nous y avons suspendu un chapelet, trouvé dans la poche d'un de ces héros: nous avons répandu autour quelques fleurs: ensuite, ayant piqué une bougie en terre, nous l'avons allumée. Et puis nous sommes allés nous battre."

Boum... voilà!

On sait qu'en certains points les tranchées sont si rapprochées que les adversaires en profitent pour s'invectiver mutuellement. Pas un jour ne se passe sans que parte des tranchées quelque compliment bien senti à l'adresse des Boches. On cite à ce propos une anecdote particulièrement réjouissante.

Il y a quelques jours, donc, un calme relatif régnait sur les lignes. On tiraillait de temps en temps sur les têtes allemandes qui apparaissaient au-dessus des terriers ennemis. Mais, rendus prudents par l'expérience, les Boches restaient presque invisibles. C'est alors qu'un officier eut recours au stratagème suivant. Se servant de ses deux mains comme d'un porte-voix, il s'écria d'une voix de stentor: "Garçon!" Le résultat ne se fit pas attendre. Cinquante têtes de Boches apparurent au-dessus des tranchées et furent immédiatement saluées par une grêle de balles qui privèrent la "Vaterland" de quelques douzaines d'estimables garçons de café et de restaurant.

Le prince Fulano sera bientôt dans nos murs, il voyage dans le plus strict incognito, accompagné de 3,00 personnes qui le suivent à cheval et avec respect.

Comme on ne connait pas encore au juste le jour et l'heure de son arrivée, il a été convenu qu'on e rendrait à la gare, la veille, une demi-heure avant.

Une vague ressemblance lui donne un air de parenté avec la femme phénomène.

Curieux, un spectateur l'interroge:

—Dis donc, bébé, c'est ta mère, cette femme-là?...

Et l'enfant de répondre avec de grands yeux étonnés:

—Mais non!... C'est papa!

Le dévouement des humbles

Une vieille femme du peuple pas riche, à coup sûr, se présente à la mairie de Saint-Servan, portant deux couvertures, une toute neuve et l'autre usagée, qu'elle vient mettre à la disposition de l'autorité pour les blessés militaires.

—C'est tout ce que j'ai, dit-elle: les voilà!

Et, comme l'employé chargé de recueillir le soffrandes lui fait remarquer qu'on se contentera d'une de ces couvertures, la vieille lui répond:

—Dans ce cas, prenez la bonne!—(L'*Echo de Paris*.)

Un bain sous les obus.

Un soldat, originaire de Grabels (Hérault), cycliste dans un état-major sur le front, reçoit l'ordre d'aller porter un pli au colonel d'un régiment qui se trouve sur la ligne de combat. Il parcourt à bicyclette 7 kilomètres et remet le pli dont il était porteur. Le colonel l'invite à attendre quelques instants: il va, en effet, lui confier une communication très importante pour l'état-major.

Le cycliste place sa bicyclette contre un arbre, s'allonge à côté et se met à fumer tranquillement une pipe. Autour de lui, les obus pleuvent. Tout à coup, un projectile frappe en plein la bicyclette qui est réduite en morceaux. Peu après, le colonel revient porteur du document. En voyant les débris de la machine, il donne ordre au cylste d'aller porter le pli à pied.

Il s'agissait de traverser une zone sur laquelle l'ennemi ne cessait d'avancer. Sans souci du péril, l'estafette part pour remplir sa mission. A peine avait-il parcouru deux kilomètres qu'il tombe sur un poste de uhlans. La route côtoyant une rivière, il se jette à l'eau, salué par une pluie de balles, il plonge et parvient à se cacher dans un repli de la berge. Les uhlans, le croyant noyé, continuèrent leur route.

Les uhlans passés, l'estafette repart dans la direction de la localité où se trouvait l'état-major; mais il tombe en plein dans un gros de troupes ennemies engageant le combat avec les troupes françaises qu'il venait de quitter. Aucun moyen de traverser. Une seule ressource: la rivière. Et voilà notre estafette qui se glisse dans l'eau jusqu'au cou et assiste, dans cette peu commode position, à toutes les phases de l'engagement.

Commencé à 4 heures de l'après-midi, le combat se termine à 2 heures du matin, à notre avantage.

Notre estafette peut alors se remettre en route, et encore tout endolori par la fraîcheur de l'eau, essayer de remplir enfin la mission dont il est chargé. Quelques centaines de mètres plus loin, il est arrêté par un: "Qui vive!" retentissant. Instinctivement, l'Héraultais répond dans la langue de son village

—*Faguès pas lou...! Tirès pas*, ne fais pas l'...imbécile! ne tire pas!

Il s'avance vers la sentinelle qui—tous les régiments qui se trouvaient sur cette partie du front appartenaient au 16e Corps—lui répond dans le même langage:

—*Et dé qué tron fas aquis?* Et, qu'est-ce que, tonnerre, tu fais ici?

Et tout simplement l'estafette répond:

—*Bène dé prendré un ban.* Je viens de prendre un bain.

Ce sont là des mots qui ne s'inventent pas.

Le gardien du sémaphore.

Les Allemands occupaient depuis quelques heures Saint-Dié lorsqu'un train de voyageurs fut annoncé, venant de Raon-l'Etape. Il y avait, dans ce train, des officiers et des soldats. Les laisser aller plus loin, c'était les livrer à l'ennemi... Le gardien du sémaphore n'eut pas une minute d'hésitation. Il bloqua le disque à l'arrêt, alla au-devant du mécanicien et lui fit rebrousser chemin.

Mais quand il revint à sa petite maison, il la trouva pleine d'Allemands, ivres de fureur, qui hurlaient des injures et des menaces. Ils criaient: "Capout! Capout!" Le brave homme comprit que ses heures étaient comptées. Mais qu'importe! Il avait fait son devoir, il était heureux et s'avançait en souriant. Les brutes sauvages le frappèrent rudement, le poussèrent sur une chaise et l'y attachèrent pieds et poings liés. Puis ils arrosèrent la maison de pétrole et y mirent le feu...

EXPLOITS DE COSAQUES

(La *Croix*, Paris)

Le nom du cosaque Philimonof est aujourd'hui connu de toute la Russie. L'intrépidité, le sang-froid et la chance qui secondent sa valeur l'ont rendu légendaire, ainsi que le groupe de partisans dont il est le chef.

Dernièrement, on a trouvé sur l'un de ses sous-officiers, tué au cours d'une rencontre avec les Autrichiens, une lettre où celui-ci racontait les affaires auxquelles il avait pris part. Nous y trouvons cet intéressant aperçu des hauts faits du détachement:

"Notre régiment se trouvait sous Krasnostof, écrit-il, lorsqu'on nous envoya comme sous-officier un volontaire du Don, chevalier des trois Ordres de Saint-Georges, M. P. Philimonof. Notre attention se porta d'ensemble sur lui: non pas qu'il eût en lui-même rien qui le distinguât d'un cosaque ordinaire, car il eût passé inaperçu sans sa décoration. Mais où avait-il conquis cette distinction? Philimonof, qui est un modeste, ne satisfit que par de très brèves explications la curiosité de ses camarades. Il y avait déjà quelque temps qu'il était parmi nous, lorsqu'un jour le commandant du régiment ordonna de former un détachement composé de cinq hommes par compagnie. J'en étais. Quand nous fûmes réunis, il nous désigna pour chef Philimonof, qu'il avait connu en Extrême-Orient.

"Puis, s'adressant à notre nouveau chef, il lui dit: "Philimonof, prenez avec vous ces braves et travaillez ensemble pour la gloire du régiment ainsi que de tout le peuple des cosaques." Il nous souhaita bon succès, bon voyage, et nous donna l'ordre de partir en reconnaissance.

"Nous sautons à cheval. Philimonof se met en selle mollement. Sans nous communiquer formellement notre impression, nous avons tous le sentiment que sous les ordres de cet homme d'apparence presque indolente, nous ne pourrons jamais arriver à un résultat intéressant.

"Nous n'avions dépassé de cinq verstes le régiment, Philimonof nous explique brièvement l'objet et l'importance de la reconnaissance. Nous comprenons alors qu'il connaît son affaire et que la tactique militaire ne lui est pas étrangère. Après une pause de dix minutes, nous repartons au trot, et bientôt nous avons dépassé notre avant-garde. Nous ne parlons pas et nous nous sentons les nerfs agacés.

"Nous voici presque en contact avec l'ennemi, que nous ne voyons pas. La fusillade fait rage, les balles bourdonnent à nos oreilles, des frissons nous courent par le corps, nous avançons sans cesse. Nous atteignons le village contre lequel, il y a peu d'instants, tirait notre infanterie, et à peine y sommes-nous entrés que les obus ennemis viennent siffler soit au-dessus de nos têtes, soit devant, soit derrière nous, en éclatant avec un bruit formidable. Ce fracas agit de façon désagréable sur notre organisme. Nous nous hâtons de nous répartir par groupes derrière les isbas des paysans.

"L'artillerie ennemie sévit avec une telle rage que nous nous trouvons très mal à l'aise. Quelques-uns d'entre nous commencent à murmurer contre Philimonof et à exprimer tout haut leur mécontentement. Lui, très calme, monte sur le toit de l'isba; de sa jumelle il observe l'ennemi. Saisissant un moment où le feu s'est ralenti, Philimonof saute à bas du toit et commande: "En selle." Nous repartons, laissant bien loin notre avant-garde derrière nous.

"Nous avançons sans arrêt et bientôt nous voyons distinctement à l'oeil nu l'ennemi devant nous. Philimonof, évitant de laisser sa troupe en terrain découvert, s'efforce de nous dissimuler derrière des abris qui nous permettent d'arriver à proximité de l'ennemi.

"En face de nous s'avançait une compagnie d'infanterie autrichienne. Nous nous arrêtons une minute derrière un bâtiment. Philimonof commande: "Du calme! Le sabre haut, la pique à la cuisse, et maintenant, coulée de lave, marche! marche!"

"Avec des cris et des hourras nous chargeons derrière lui. Personne ne se rend bien compte de ce qu'il va faire, mais ce n'est pas le moment de réfléchir, l'ennemi est en face de nous.

"Le régiment ennemi semblait déjà s'ébranler en arrière, mais un commandement prononcé en langue inintelligible le remet en formation de combat. Il ouvre le feu sur nous, mais il était trop tard. Philimonof, avec quelques hommes, était déjà au milieu des rangs ennemis, frappant du sabre tcherkesse et de la lance. Un officier autrichien gisait déjà, mortellement blessé par le sabre de Philimonof, et plusieurs de ses soldats étaient tombés, atteints par les lances des cosaques. Le désordre se mit dans les rangs des Autrichiens. Nous frappions à droite et à gauche, faisant des morts et des blessés, et nous emmenons prisonniers cinquante hommes que nous remetions, après les avoir désarmés, aux mains de la division d'infanterie voisine.

"Nous dirigeons ensuite l'attaque contre une reconnaissance ennemie qui sortait du bois, mais celle-ci ne nous attend pas et s'enfuit en désordre. Nous la rattrapons, nous tuons sept ou huit hommes et nous emmenons les douze autres prisonniers avec leurs chevaux.

"Le détachement, fier et joyeux, marchait orgueilleusement derrière son brave commandant, lorsque de nouveau surgit devant nous un détachement d'infanterie. Nous chargeons. Nous faisons trente prisonniers. Philimonof laisse à leur garde six cosaques et se jette avec les autres dans la forêt par où s'enfuyait l'ennemi.

"Là nous rencontrons une batterie ennemie qui se replie sous la protection d'un petit détachement d'infanterie. A notre aspect, les Autrichiens prennent la fuite, les artilleurs sautent à bas de leurs chevaux et s'enfuient sous bois. Nous ne pouvions emmener nous-mêmes les canons: nous avons coupé les traits et pris les chevaux. Nous nous disposions à regagner notre corps principal, lorsque nous tombons sur une demi-compagnie d'infanterie. Nous étions en tout dix-huit cosaques. Nous chargeons. L'ennemi s'enfuit, laissant entre nos mains trente-sept prisonniers.

"Nous retournons alors, gais et heureux du succès, vers notre régiment qui se trouvait au village de Rondniki. Nous restions tous au complet, n'ayant perdu que quatre chevaux. En route, nous croisons le commandant de la division d'infanterie qui embrasse Philimonof et nous accable de compliments.

"De retour au régiment, le général de division S... nous félicite et le commandant du 25e corps nous donne en exemple à tous.

"Quelques jours plus tard, Philimonof était nommé cornette par intérim et un grand nombre d'entre nous recevaient l'Ordre de Saint-Georges.

"Voici le résultat de notre expédition. Nous avions fait prisonniers 40 officiers, 111 soldats et 16 chevaux avec leurs selles. En deux heures de temps, notre détachement avait attaqué cinq fois avec 30 hommes, parmi lesquels six sous-officiers. Aujourd'hui, nous sommes 115 hommes et, comme un seul, nous suivrons et suivrons toujours Philimonof partout où il trouvera bon de nous conduire, car avec lui nous avons fait de la bonne besogne."

L'auteur de cette lettre, le sous-officier A..., a trouvé depuis la mort dans un combat, mais la sotnia continue à se distinguer;

Le 23 octobre dernier, le lieutenant général R... a renouvelé ses félicitations au "cornette" Philimonof et à ses braves cosaques pour leur audace et leur vaillance

Joseph Mollet.

L'APOLGETIQUE DE LA GUERRE

"On va décorer un curé."

Un vicaire de Toulouse, infirmier au 17e corps, écrit a un de ses amis:

On va décorer un curé! Tel est le bruit qui circule de groupe en groupe, accueilli par tous les soldats avec une fierté toute de respect t de joie.

Dans une tenue impeccable, à vive allure, nos braves troupiers gagnent un petit plateau de... qu'ils avaient vaillamment reconquis. C'est le silence impressionnant du "garde à vous", tandis que sur la crête voisine, de sa voix claironnante et bien française, le 75 étouffe la voix importune et sourde de l'obusier allemand. Le général paraît sur le front des troupes. Les clairons sonnent aux champs; la musique joue l'hymne national, et le chef, suivi de son escorte, passe en revue ses soldats.

Sur un ordre bref, les bataillons prennent la formation de la parade. Au centre, aux mains d'un vaillant parmi les vaillants, le lieutenant P...., le drapeau, image de la France immortelle, frissonne enfin au souffle de la victoire.

Un prêtre vénérable, un vétéran de 1870, M. le chanoine Morette, des aumôniers du 17e corps se détache des rangs. A sa vue, le général se porte vers lui, d'un geste large saute de son cheval et Après lui avoir amicalement re- Après lui avoir amicaiemnt reproché sa témérité sur le champ de batailllle, il le félicite de son courage.

Après ce colloque émouvant entre le chef éminent du corps d'armée et le distingué représentant de l'Eglise, eut lieu, avec l'apparat habituel, la remise de la décoration.

La solennelle formule dite d'une voix forte, la présentation de l'épée à ce ministre du Dieu de paix, la remise de la croix à ce modeste héros qui n'en voulait pas d'autre que celle de son Maître, l'accolade du soldat au prêtre, de l'armée à l'Eglise, tout cela, en cette minute mémorable, jetait dans les heureux témoins de ce spectacle les émotions les plus douces et les plus consolantes.

Une barbe et une mourtache, habilement entretenues, facilitent notre reportage et nous permettent de saisir au vif les respectueuses réflexions de bien des soldats, réflexions qui nous dédommagent largement des insinuations stupides et méchantes de la *Dépêche*. Bien des larmes ont coulé, larmes chaudes qui tombaient par terre et lavaient notre sol de la souillure des bottes prussiennes.

Lettre suggestive d'un "bistro."

Un "bistro" parisien, excellent homme au demeurant, qui combat sur le front des armées, écrivait le 1er novembre à sa soeur, en résidence à Toulouse:

Ce soir, en revenant du vaguemestre chercher les lettres, j'ai passé devant l'église où il se disait des prières; je suis rentré, et *tu ne peux croire les doux moments que j'ai passés après tant de temps que je n'avais pénétré dans aucun édifice religieux.* Le bon prêtre disait des prières pour la France et notre armée, l'église était comble. *Si tu avais vu tous mes camarades recueillis et chantant les hymnes pour que Dieu nous accorde la victoire, là, en face de l'ennemi! Malgré moi, j'aurai versé des larmes, larmes de bonheur et de joie de voir qu'il y a encore de la foi dans nos armées;* comment ne pas croire après cela que nous n'aurons pas le dessus sur les Allemands?

M. le curé a fait un petit discours qui a fait pleurer des vieux de l'active qui ont dix et douze ans de colonies; aussi, maintenant que me voilà un peu réconforté, *je vais repartir au feu avec plus de courage et aussi avec l'espoir que la bonne Vierge de Lourdes m'accordera la grâce de revenir sain et sauf.* J'apprends à l'instant que nous partons ce soir pour les avant-postes, ce qui nous abrège d'un jour notre repos, et demain je ne pourrai assister à l'office des Morts qui va être célébré ici pour nos camarades tombés au champ d'honneur; je pense bien que ce jour-là tu vas prier pour eux et aussi pour nous tous qui sommes exposés à tomber sous les balles et obus d'un moment à l'autre.

Tu auras souvent des nouvelles de ton frère qui se bat pour la France et aussi, *je crois bien, un peu pour la foi, car, après la guerre, je pense que ces lois qu'on a votées contre l'Eglise seront abrogées; que nos bons prêtres et nos chères Soeurs ne seront plus "embêtés".*

Sans commentaires!

Le courage chrétien des blessés.

Lettre d'un prêtre du diocèse de Rouen:

Je suis depuis une dizaine de jours aumônier de deux ambulances immobilisées dans un châaeau et ses dépendances.

Le château, où je suis arrivé le 16, est merveilleusement situé: tout semble avoir été prévu pour la joie des yeux, comme, à l'intérieur, pour la vie facile! Depuis une quinzaine de jours, on apporte là les plus gravement blessés, ceux dont l'état nécessite une prompte intervention chirurgicale. Le directeur du service de santé m'a dit: *On meurt là-bas, il y faut donc un aumônier.* Les salles de réception ont été transformées en magnifiques salles d'ambulance: des lits, de l'air, de la lumière, tout le confort de l'hôpital moderne. Comme cela nous change des ambulances improvisées à quelque distance du champ de bataille, dans le premier abri venu! Aussi les blessés le plus gravement atteints se reprennent ici à espérer! Ces pauvres enfants, qui sont encore pleins de force et de vie, ne peuvent croire que leur blessure ne leur pardonnera pas. *Avec quelle résignation et confiance ils accueillent tous les secours qui leur viennent des infirmiers si dévoués à leur tâche ou de l'aumônier! Ils prient comme ils se laissent soigner, avec confiance et abandon!* Quel autre champ de bataille que cette salle d'opération où les chirurgiens doivent parfois prendre certaines décisions, la mort dans l'âme, et sans garder l'espoir de vaincre! Aujourd'hui, il va falloir couper un bras, et demain, comme la gangrène ne s'arrête pas, couper cette jambe. Après-demain, peut-être, ce pauvre mutilé sera conduit au cimetière, emportant dans un paquet de linges ensanglantés ses membres coupés. Fort heureusement, beaucoup échappent, mais au prix de quels sacrifices! Et cependant, ils sont encore, au bout de quelques jours, de souffrances et de marasme, tout à la joie de vivre. "Pour moi, me disait hier un amputé de la jambe droite et du bras gauche, je suis de la classe: la guerre est pour moi finie!" Pour égayer, autant que possible, ces pauvres blessés, on leur donne, l'après-midi, des auditions de phonographe. Ces jours derniers, je vis un jeune ingénieur allemand qui pleurait pendant que le gramophone jouait le *Noël* d'Adam. Et comme je lui demandais la raison de sa peine, il me dit: "J'ai joué autrefois ce morceau-là à l'orgue... et maintenant..." Il me montrait ses blessures.

Dimanche dernier, un pauvre blessé, qui doit être mort à l'heure actuelle, me chantait à pleine voix, pour me prouver qu'il avait été chrétiennement élevé: "Marchons aux combats, à la gloire!" J'avais toutes les peines du monde à maîtriser mon émotion et à paraître sourire lorsqu'il reprenait la finale: *"Et la couronne des élus!"*

"Le coeur français est resté chrétien."

M. l'abbé Galan, curé de Saint-Eugène d'Oran et aumônier d'une brigade de hussards, 71e division, écrit à son évêque:

C'est une bien grande joie pour le prêtre de constater combien le coeur français est resté chrétien.

Ma brigade occupe quatre cantonnements. Deux (une paroisse et son annexe) sont privés de leur pasteur emmené comme otage et actuellement détenu en Bavière Je réside dans la paroisse privée de son curé, et dans l'annexe officie un soldat-prêtre, maréchal des logis, vicaire à Jurançon. En attendant notre marche en avant, avec l'aide des curés des deux autres cantonnements, nous assurons le service religieux de la brigade et de six centres...

Les officiers sont tous de très bons catholiques, plusieurs sont fervents, assistent à la messe tous les jours et communient souvent. Les soldats suivent leur exemple; ils accourent avec empressement pour prier, chanter et entendre la parole de Dieu. Ils sont d'ailleurs animés du meilleur esprit. Gais, vaillants, religieux, ils sont prêts à tous les sacrifices...

Nous mettons les combattants sous la protection de saint Nicolas, le grand patron de la Lorraine. Pensez si l'on prie avec ferveur... et quelle joie, au retour des reconnaissances, de les voir revenir tous.

Depuis le 9, nous n'avons perdu que six hommes. Ils sont tombés en avant des lignes ennemies, et malgré toutes les recherches nous n'avons pu savoir s'ils étaient morts ou simplement blessés.

L'autre jour une action assez sérieuse à laquelle prenaient part nos cavaliers s'est terminée à notre avantage. L'ennemi a été refoulé à huit kilomètres au delà des frontières: une compagnie entière avec ses officiers a été faite prisonnière. Ma brigade n'a pas eu une égratignure. Un maréchal des logis l'a échappé belle. Pris entre deux feux et fusillé presque à bout portant, il a été quitte, on ne sait comment, pour une culbute, son cheval ayant trébuché. Sous le feu de l'ennemi, il s'est relevé, a couru rattrapper son cheval et est revenu dans les rangs plus fatigué qu'ému. Les fantassins ont été moins heureux: ils ont eu une douzaine de blessés et un tué. Les artilleurs s'en sont tirés avec quatre blessés. Par contre, dans une autre brigade de cavalerie, dix hommes ne sont pas rentrés...

Et voilà la guerre. Elle continuera, espérons-le, dans ces conditions si avantageuses pour nous, et forcément la victoire est au bout.

"Ils prient, j'en sais quelque chose."

Un brave ouvrier blésois écrivait dernièrement du théâtre de la guerre au directeur de la *Semaine religieuse* de Blois:

Priez pour nos soldats qui se battent et bien, avec un courage au-dessus de tout éloge. Ce n'est plus du courage, c'est de l'héroïsme. Tous les jours et toutes les nuits, la bataille bat son plein. Notre Loir-et-Cher est très éprouvé, mais soyez-en fier et priez pour eux: ce sont de braves soldats; *ils prient, j'en sais quelque chose.*

"Tu sais, la guerre, ça fait joliment réfléchir."

Ecoutez ce simple récit, dont le héros, blessé à la guerre, fut soigné tout récemment dans un grand hôpital établi sur un point du Blésoir. Il s'agit d'une jeune homme, marié à Paris, et qui jusque-là n'entrant jamais lui-même dans une église, se contentait de *tolérer* les pratiques religieuses de sa femme. *Quelle ne fut pas la joie de celle-ci lorsque, venue à l'hôpital pour voir son mari, elle l'entendit aussitôt lui raconter la visite qu'il avait faite au début de la campagne, avec une trentaine de camarades, dans un sanctuaire, pour se recommander à Dieu avec confiance,* lui exprimer la persuasion où il était que cette pieuse démarche l'avait protégé contre la mort, lui dire enfin cette parole qui la remplissait d'intime bonheur: *Tu sais, la guerre, ça fait joliment réfléchir, et il y a bien des choses qui sont désormais changées à mes yeux.*

"Eh bien! tu sais, il existe!"

C'est partout la même note: la confiance va au prêtre parce qu'il est le représentant de la religion et que les âmes sentent le besoin de Dieu. Que l'on se souvienne du mot d'un jeune soldat qui écrivait il y a quelque temps à M. F. Bouilliau, directeur de la *Semaine religieuse* de Blois: "Combien de fois, les séminaristes et moi, nous avons vu avec émotion nos camarades se serrer autour de nous! Oh! comme alors j'aurais voulu être prêtre!" Un sergent séminariste, revenu blessé, lui racontait qu'il avait eu, durant la campagne, l'occasion de discuter la religion plus d'une fois avec un camarade incrédule et *même anarchiste*, sans pouvoir l'amener à ses propres idées. *Sans doute l'existence de Dieu préoccupait-elle cependant l'interlocuteur*, car un jour, sur le champ de bataille et dans le feu même de l'action, le séminariste s'entend interpeller par le camarade qui venait, je crois, d'être frappé par un obus ou une balle, et qui s'écriait: *Eh bien! tu sais, Il existe!*

Comment meurt un général français.

C'était en Woevre méridionale: le général S... avait reçu l'ordre de faire avancer sa brigade vers un point qui lui était indiqué.

Le chemin de fer où devaient passé ses troupes était balayé par les obus et la mitraille. N'importe! L'ordre d'avancer était indiscutablement renouvelé, même après observation.

Le général jugea que, dans ces conditions, l'existence des milliers d'hommes qu'il avait sous ses ordres était ncore plus précieuse que la sienne, parce que c'était le moment où nous avions besoin de toutes nos forces pour arrêter la marche d'un ennemi supérieur en nombre.

—J'irai donc, dit le général. Si je passe, vous me suivrez. Si je tombe, c'est que la route est impossible.

Et le général s'avança seul vers la position ennemie. Il tomba, mortellement frappé, mais il avait sauvé la vie de ses soldats qui le vengèrent plus tard.

L'héroisme d'un artilleur.

Vailly est un chef-lieu de canton de 2,000 habitants, tapi au fond de la vallée, le long de l'Aisne, sur la rive droite. Déjà fort éprouvé par de multiples bombardements, il fut entièrement anéanti par les obus teutons. Cette pluie de fer n'en chassa pas nos troupes. Dans la fumée épaisse de la poudre, nos soldats s'y battirent, rue par rue, maison par maison.

Les Allemands descendaient des crêtes par colonnes serrées, "ivres d'alcool", car c'est désormais le seul moyen de réveiller leur enthousiasme délirant. Sur eux, nos mitrailleuses travaillaient sans répit. Elles firent de ces ivrognes un carnage effroyable, et des monceaux de cadavres encombrèrent bientôt les rues. On comprend mal, après cela, les vantardises de l' "Agence Wolf."

Dans la même région, notre mouvement de repli nous contraignit à abandonner 4 canons enterrés et partant intransportables, pièces sacrifiées d'avance, comme disent les artilleurs. Elles tinrent pourtant jusqu'à la dernière extrémité. A la fin, il n'en restait plus qu'une en batterie. A côté d'elle, un servant qui s'était juré de ne quitter la place que lorsqu'il aurait épuisé toutes ses munitions. Il tirait sans relâche sur les Allemands, qui s'avançaient par quatre devant lui. Bientôt, ils ne furent plus qu'à 300 mètres. Notre artilleur tirait toujours, fauchant comme du blé les rangs ennemis.

Peu à peu, cependant, l'ennemi gagnait du terrain. Il restait douze obus à notre héros. Il les cracha sur les Prussiens, tirant le dernier à 50 mètres d'eux. Puis, démontant froidement la culasse de son canon, il se retira avec une blessure au côté. J'entendais, le lendemain, des témoins oculaires raconter le fait:

—Ce fut, disaient-ils, un spectacle effroyable. Les Allemands ont été véritablement hachés. "Il en a tué plus de 600", qui ne formaient plus qu'une horrible bouillie.

Le pliant du général.

C'est dans le nord de la France que se passe cette histoire: nous mettons exprès ce verbe au présent, car ce n'est pas l'histoire d'un jour, mais l'histoire d'avant-hier, d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

C'est un vieux général français, grand et d'un poids respectable, qui en est le héros. Il déteste marcher. Il veut être au feu, cependant, à côté de ses soldats. Et il ne peut aller jusqu'aux tranchées à cheval. Alors, rester debout des heures? Le général a trouvé un moyen très simple. Il fait transporter un pliant robuste partout où il va. Il choisit l'endroit où les obus tombent le plus souvent et où les balles pleuvent le plus fort. Il s'installe, et il ne bouge plus jusqu'à la fin du combat. Son état-major a été déjà durement éprouvé. Le vieux général semble posséder quelque égide invisible, et les meilleurs "tireurs d'officiers" s'épuisent en vain, depuis le début de la campagne, contre cette cible de choix.

Et sa bravoure insouciante est un exemple qui porte ses fruits.

L'autre jour, le général arrive, comme de coutume, au point le plus exposé. Les tranchées étaient presque intenables. Il s'assoit à côté d'elles. Le feu ennemi redouble alors de violence. C'est un ouragan de mort qui s'abat sur nos lignes. Un flottement se produit. Alors, le général, allumant un cigare:

—Eh bien! quoi, mes enfants! Allez-vous me quitter? Je suis confortablement installé ici. La température est agréable. Je déteste marcher, et mon cheval n'est pas là. Si vous partez, il faudra donc que je reste seul!

Un hourra s'éleva de nos tranchées, et l'on combattit avec un tel mépris de la mort que les Allemands eurent à enregistrer, au rapport quotidien, une fois encore: "Nous avons perdu beaucoup d'hommes et nous n'avons pas gagné un mètre de terrain."

Le nez du clairon.

C'est à l'hôpital auxiliaire de Châteaudun.

On vient d'amener là un jeune soldat, un clairon, qui a le nez endommagé.

—Comment avez-vous été blessé? lui demanda le major.

—Eh bien! voilà: je sonnais la charge. Une balle arrive et me frôle le nez. Le sang coule. Un morceau de mon appendice nasal s'était décollé.

—Alors?

—Alors, j'ai pris le bout de mon nez avec ma main gauche. Je l'ai maintenu de mon mieux et j'ai continué de sonner du clairon.

Photo by American Press Association.

Groupe de camions automobiles belges

EN PROVINCE

FISHER BRANCH

Nous avons maintenant juste assez de neige pour faire des bons chemins et les cultivateurs en profite pour charroyer leur bois de corde et faire leur approvisionnement pour l'hiver.

* * *

MM. Gendreau et Frères sont à installer une boutique de forge dans notre village. Nous souhaitons plein succès à ces deux jeunes gens entreprenants.

* * *

La semaine dernière nous avons eu notre train régulier et aussi un train spécial composé exclusivement de wagons à marchandises. Plusieurs chars ont été laissés ici pour nos magasins et ils ne sont pas sitôt déchargés que les commerçants de bois s'empressent de les faire remplir de bois. Ceux qui disent que les affaires ne sont pas bonnes ici sont respectueusement priés de prendre avis.

* * *

Samedi soir le 2 janvier il y eut une grande partie de lutte à bras le corps entre Wilf. Gendreau, champion de Cobalt, Ont., et Jack Walters, champion de la Saskatchewan. Walters ne prit l'avantage qu'à la dernière ronde qui dura 57 minutes. Les deux adversaires doivent se reprendre bientôt. Après la lutte il y eut chant et danse, et tous se sont bien amusés.

* * *

Durant le temps des fêtes tous les Canadiens se sont donné la main et tous ont fait leur possible pour s'amuser entre voisins. Des repas en famille furent donnés et nous en connaissons quelques-uns qui lorsque l'occasion se présente ont honte de s'avouer Canadiens, mais qui furent très contents d'être invités et de venir s'amuser chez de purs Canadiens français.

* * *

M. A.-G. Gamache a fini de tout couper ses billots et il doit commencer à scier la semaine prochaine.

* * *

Mercredi dernier, MM. Alex. Latourelle, d'Inwood, et W. Grégoire, de Fisher Branch, sont allés à Hodgson visiter leur ami M. Georges Laporte.

* * *

Le 31 décembre à minuit, tous les amis de MM. Gendreau et Grégoire se rendirent à leur "shack" pour leur souhaiter la bonne année. Tous s'amusèrent très bien et ils ne se séparèrent que lorsque le soleil se fut levé sur l'année 1915. Rien ne fut oublié par les "bachelors" pour égayer leurs amis. Ils donnèrent un réveillon et il y eut chant, jeu de cartes et même le petit coup traditionnel.

Noirot.

LE PAS

La prière pour la paix ordonnée dans tout l'Empire Britannique fut célébrée d'une manière solennelle dimanche le 3 janvier à 3 heures de l'après-midi, dans notre église paroissiale. Le plus impressionnant fut certainement lorsque les enfants de l'école catholique (environ soixante), les petites filles toutes habillées de blanc groupées devant l'autel et les petits garçons fermant le cercle au bas des degrés de l'autel, les voix de tous ces enfants qui les bras tendus vers le tabernacle, imploraient, dans leur cantique, au Dieu Tout Puissant la victoire à nos armées, pour la justice et la paix. Ces jeunes voix étaient des plus impressionnantes et nombre de personnes dans l'église pleuraient. C'est une des plus belles cérémonies que nous ayions eues au Pas.

* * *

La chorale se rassemblait dimanche dernier pour nommer un nouveau directeur et un maitre-chantre en place de M. J. Laplante, qui s'abstenait depuis quelque temps de paraître aux pratiques ainsi qu'au choeur de chant, pendant les cérémonies. M. G. Joyal était nommé directeur avec M. C. Bernard comme sous-directeur et M. Joseph Desmeules, maître-chantre.

* * *

M. J.-B. Bacon qui nous quittait il y a quelque temps pour un voyage aux Etats-Unis et qui était obligé de s'arrêter à Winnipeg pour cause de maladie très grave revenait parmi nous la semaine dernière un peu fatiguée mais de bonne humeur comme avant.

* * *

Il fait très peu froid ces jours-ci. Janvier se montre aimable au possible. On se croirait en avril.

ST-CHARLES

La fête des Rois a été célébrée avec solennité comme par le passé et peut-être davantage.

C'est le R. P. Curé qui officia à la grand'messe et nous donna le sermon de circonstance. Il nous fit considérer l'acte de foi extraordinaire qui ressort de l'action des Rois Mages en cette circonstance. Il nous engagea fortement à suivre leur exemple, en ayant une foi forte et robuste pour pratiquer notre religion envers et contre tout.

Après la messe, le R. P. Curé donnait son banquet annuel à son choeur de chant.

La table était bien garnie, et les convives bien décidés d'y faire honneur. Après avoir fait subir de rudes assauts aux morceaux de résistance et s'être amusés en même temps, on commença à présenter les toasts. Le premier fut adressé à l'organiste, Mlle Adèle Caron, à qui on présenta, comme humble récompense et souvenir, un joli set d'eau en ver coupe.

Puis vint le tour du maître de chant, M. Alfred Caron. Chs Caron, représentant des rentiers du village, Jos. Laflèche, conseiller de Charleswood. Xavier Caron, qui défendit les vieux garçons attaqués, Damase Laflèche, représentant les hommes d'affaires, Charley Behau, employé aux travaux publics, et enfin Georges Laflèche, représentant la gente scolaire et collégiale. Tous eurent un bon mot pour faire rire tout le monde et en même temps remercier le bon Père Curé.

Après le banquet on continua à parler et à s'amuser tout en fumant à qui mieux mieux, puis on se sépara avec des airs de gaieté dans la figure et un bon souvenir au coeur.

* * *

Un bon nombre des paroissiens de Saint-Charles se trouvent heureux cet hiver, parce qu'ils ont de l'ouvrage. Ils travaillent à transporter le gravois sur le grand chemin. Plusieurs y emploient même deux voitures. C'est une bonne aubaine pour un temps si dur.

* * *

M. Aimé Bénard, M.P.P., et M. Ferdinand Laflèche, de Saint-Eustache, sont venus passer la veille des Rois chez M. Chs Caron. Etaient aussi en veillée là ce soir-là: Mme Louis Laflèche, Joachim Caron, Damase Laflèche, Geo. Laflèche, Paul et Edouard Laflèche, Léon Burke. On s'amusa et on rigola jusque tard dans la nuit.

* * *

M. Antoine Paillé est en visite avec sa famille chez sa mère Mme Paillé.

* * *

Il est rumeur que M. Louis Laflèche sera bientôt nommé juge de paix de ce district. C'est à souhaiter.

LAURIER

Mardi dernier le R. P. Chaumont, de Saint-Charles, et MM. les abbés Théoret et Halde, étaient les hôtes de M. le curé E. Halde, de Laurier.

* * *

Mmes Boisvert et Assailly sont revenues de la Saskachewan où elles ont passé la fête de Noël chez une de leur parente.

* * *

A l'occasion du premier de l'An, M. Jos. Hamelin, député du comté de Sainte-Rose, est venu en automobile avec Mme Hamelin dîner chez son beau-père, M. P. Gamache.

* * *

Le soir du même jour, M. E. Trottier, gérant de la succursale de Saint-Boniface de la Banque Northern Crown, débarquait du train avec Mme Trottier, en visite pour quelques jours chez ses parents.

* * *

M. Marcel Assailly, absent depuis plusieurs années, est actuellement en visite chez son frère M. E. Assailly, marchand.

Syrus.

LA PERTE DU "FORMIDABLE"

Le cuirassé anglais aurait été coulé par un sous-marin allemand

Paris, 5.—D'après un bruit circulant dans Paris, le cuirassé "Formidable", qui a sombré dans la Manche vendredi matin avec la plus grande partie de son équipage, aurait été torpillé à la hauteur de Portsmouth, par un sous-marin allemand.

* * *

Londres, 5.—D'après les nouvelles parvenues jusqu'à ce moment, 150 hommes seulement auraient été sauvés lorsque le cuirassé "Formidable" a sombré dans la Manche. Les survivants débarqués à Brixham déclarent que le navire a été torpillé de l'avant à l'arrière par un sous-marin allemand, mais l'amirauté croit que le "Formidable" peut avoir touché une mine sous-marine.

Le correspondant du "Daily Chronicle" à Brixham, annonce que le navire a été torpillé, d'après les informations recueillies de la bouche des hommes sauvés. Ces marins déclarent que le cuirassé a sombré si vite que seuls les hommes placés dans la superstructure ont été capables de se sauver. La tempête, qui était terrible à ce moment-là, a rendu la fuite encore plus difficile, et la mise à l'eau des petites chaloupes a été presque impossible.

On ne sait pas combien d'hommes se trouvaient à bord du "Formidable", quoique normalement l'équipage doit se composer de 800 hommes. Le patron du bateau de pêche "Providence", a sauvé soixante-dix hommes qui avaient pu s'échapper du cuirassé sur un canot, il dit que d'autres bateaux de pêche se trouvaient dans ces parages, et comme il n'a vu aucune chaloupe du "Formidable", il en déduit que d'autres marins ont été sauvés et emmenés à Dartmouth.

Le sauvetage a été effectué dans des circonstances les plus critiques et chose extraordinaire aucun homme n'a été perdu dans ce dangereux transbordement en pleine mer. Fuyant devant la tempête pour chercher un abri, l'équipage du bateau de pêche a été étonné de voir sous le vent par une mer si furieuse une petite chaloupe, reconnue comme un canot de la marine, un aviron était levé auquel flottait un mouchoir.

Après de vigoureux efforts et avec des connaissances nautiques extraordinaires, ils vinrent à bout de jeter une ligne à la petite embarcation et la firent dévier du vaisseau qui enfonçait.

Les soixante-dix marins ont été hissés à bord par une mer en furie ayant des vagues hautes de 10 mètres. A chaque seconde le canot était en danger de chavirer: cette opération a duré plus d'une demi-heure.

Un mousse de 19 ans était si épuisé qu'il est dans un état désesperé.

Le canot était plein d'eau, il a été abandonné, un grand trou dans la coque avait été bouché par un pantalon dont s'était dévêtu un marin. Beaucoup d'hommes étaient très peu vêtus et leur condition est alarmante. Du café, du bouillon et du tabac leur ont été donnés ainsi que le plus grand confort possible.

Engourdis par le froid, ces hommes avaient lutté pendant plusieurs heures, avant d'être secourus.

Les survivants disent qu'ils sont restés dans la chaloupe pendant plus de douze heures. Ils prétendent qu'au moins deux chaloupes chargées ont pu s'échapper. Un d'eux relate qu'après avoir quitté le cuirassé quelques marins se mirent à chanter "It's a long Way to Tipperary", mais une vague énorme se brisa sur le bateau et la chanson ne fut pas continuée, car l'équipage dut lutter contre la mort en se servant de leurs souliers pour vider le canot qui était rempli d'eau glacée.

L'amirauté anglaise a publié une liste contenant les noms du capitaine Loxby et de 34 autres officiers du cuirassé anglais "Formidable" qui a sombré dans la Manche: ces officiers n'ayant pas été signalés parmi les hommes sauvés, sont supposés perdus dans le désastre. Dans cette liste sont compris neuf aspirants de marine.

* * *

Londres, 5.—Une autre embarcation du cuirassé anglais "Formidable" a atteint Lyme-Régis, Dorsetshire, avec cinquante marins, portant le total des hommes sauvés à 201.

Quand le canot quitta le "Formidable" il avait soixante ou même davantage d'hommes à bord, mais tous, sauf cinquante, sont morts de froid, ayant subi pendant plus de vingt heures une violente tempête.

Le capitaine d'armes Cooper, un des survivants débarqués à Lyme-Régis, dit que l'explosion se produisit entre 1 h. 30 et 2 h. 30 du matin. Quand il eut atteint le pont, le navire commençait à s'enfoncer du côté tribord. Les chaloupes furent lancées et restèrent près du cuirassé pour prendre les survivants, mais quelques-unes, qui se trouvaient à une vingtaine de mètres, furent englouties par le navire.

Les hommes étant tous peu vêtus, ont terriblement souffert du froid pendant les vingt heures employées à gagner la côte.

Quelques-uns sont morts pendant le jour et ont été jetés par dessus bord et six de plus ont été trouvés morts dans le fond du canot à son arrivée à Lyme-Régis hier soir à onze heures.

Un agent de la police entendit des cris d'appel, se rendit sur la plage et trouva le canot avec les hommes: aucun d'eux n'était capable de descendre sans aide. Quelques-uns étaient tellement épuisés qu'on dut avoir recours à la respiration artificielle pour les ramener à la vie.

LA COOPERATION JAPONAISE

La difficulté de transporter les troupes du mikado

Paris, 6.—Le "Cri de Paris" fait remarquer que ceux qui favorisent l'idée de faire venir des troupes japonaises en Europe n'envisagent pas les difficultés du transport. Des centaines de paquebots transatlantiques seront nécessaires pour réaliser cette idée, dit le journal.

Pour transporter en Europe un million de Japonais, il faut 250 paquebots contenant de deux à trois mille hommes chacun. Si on employait moins de navires et si on devait établir un va-et-vient entre le Japon et l'Europe il faudrait une année pour transporter une telle armée en France.

L'auteur fait ressortir que la question a été tranchée par le mikado lorsqu'il a renvoyé à la fin de mars les élections parlementaires.

Soldats français donnant de leur ration de vin à des prisonniers allemands



L'Allumeur de Réverbères

Par Melle Cumming

Roman de La Liberté — *No* 9

Là, elle se crut enfin libre de crier; aussi s'en donna-t-elle à coeur joie; car madame Sullivan étant sortie, il n'y avait personne à la maison qui pût l'entendre et la faire taire.

Il y avait déjà quelques instants que Gerty s'était installée dans la ruelle du lit, quand la porte de la cour s'ouvrit et que des pas se firent entendre dans la direction de la chambre de True. Ce bruit attira l'attention de l'enfant, qui reconnut de suite que c'étaient des pas étrangers. Aussitôt faisant un puissant effort sur elle-même, elle parvint à étouffer ses cris et à arrêter ses sanglots. Au même instant on frappa à la porte. Gerty ne répondit rien et demeura cachée derrière le lit. Sans frapper de nouveau, les étrangers poussèrent la porte et entrèrent.

—Il paraît qu'il n'y a personne à la maison, dit une voix de femme. C'est un malheur!

—J'en suis bien fâchée, répliqua une voix plus douce, dans laquelle Gerty reconnut l'organe de miss Graham.

—Je crois que vous auriez beaucoup mieux fait de ne pas venir ici vous-même, répliqua la première interlocutrice, qui n'était autre que mistress Ellis, qui se trouvait être précisément la personne dans laquelle Gerty s'était jetée si étourdiment quelques instants auparavant.

—Je ne regrette point d'être venue, reprit Emily. Vous allez me laisser ici, et vous me prendrez en revenant de chez votre soeur. Très probablement, d'ici là, M. Flint ou la petite fille seront de retour.

—Je ne veux point vous laisser ici, miss Emily, il pourrait vous arriver quelque accident, vous courriez d'ailleurs risque d'avoir froid. M. Graham gronderait, et il aurait raison.

—Oh! non, mistress Ellis, il fait très bon ici. Placez-moi dans le fauteuil de M. Flint, voilà tout ce que je vous demande.

—En tout cas, dit madame Ellis, je vais vous faire un bon feu dans le poêle que voici.

En parlant ainsi, la dame de compagnie avait saisi le pocker, et arrangeait dans le poêle le bois et le charbon de True. Bientôt la flamme pétilla, et après avoir placé à côté d'Emily son manteau et son boa, madame Ellis sortit de ce pas roide et guindé qu'elle ne quittait jamais, quelle que fût la gravité des circonstances.

Aussitôt que Gerty se fut assurée du départ de mistress Ellis, elle cessa de se contraindre, et s'écria en sanglotant:

—O chère dame! chère dame!

—Eh quoi! Gerty, s'écria Emily, est-ce vous?

—Oui, dit l'enfant.

—Approchez-vous.

Gerty ne se fit pas répéter deux fois l'invitation, elle accourut près de la jeune aveugle, se précipita à ses genoux, appuya sa tête sur les deux mains que celle-ci lui tendait, et se remit à crier si fort, que les fenêtres en tremblaient.

—Mon Dieu! qu'y a-t-il donc Gerty? demanda Emily.

Mais Gerty était incapable de lui répondre, et l'aveugle pensant qu'il fallait avant tout laisser calmer cette grande douleur, posa doucement la tête de l'affligée sur ses genoux, et se mit à essuyer avec son mouchoir de poche les larmes qui coulaient le long de ses joues.

Les paroles affectueuses et les caresses eurent bientôt raison des pleurs de l'enfant. Quand elle la vit un peu calmée, Emily, au lieu de s'informer de nouveau du motif de son chagrin, crut prudent de changer de sujet de conversation et l'interrogea sur plusieurs autres choses. Finalement, elle lui demanda si elle allait à l'école.

—J'y suis allée, répondit Gerty en relevant la tête, mais je n'y retournerai jamais.

—Pourquoi cela?

—Parce que, répondit l'enfant, il y a là de méchantes filles que je déteste. Ce sont de vilaines créatures.

—Gerty, reprit Emily, ne dites pas cela, il ne faut haïr personne.

—Et pourquoi cela? demanda Gerty.

—Parce que cela est mal.

—Non, je vous dis que cela n'est pas mal. Je déteste ces filles, je déteste Nan Grant, et je les détesterai toujours. Est-ce que vous ne détestez personne, vous, Madame?

—Non, répondit Emily.

—C'est qu'alors personne n'a tué votre petit chat et n'a appelé votre père vieil enfumé. Si cela vous était arrivé, il y a des gens que vous haïriez aussi.

—Gerty, dit Emily d'un ton solennel, ne me disiez-vous pas l'autre jour que vous étiez une méchante enfant et que vous vouliez faire tous vos efforts pour devenir meilleure?

—Oui, reprit l'enfant.

—Eh bien! si vous voulez être bonne et qu'on vous pardonne vos fautes, il faut savoir pardonner celles des autres.

Gerty ne répondit rien.

—Ne voudriez-vous pas que Dieu vous pardonnât et qu'il vous aimât?

—Quel Dieu, celui qui a fait les étoiles et qui demeure au ciel? demanda Gerty.

—Oui.

—Et me laissera-t-il un jour aller au ciel avec lui?

—Oui, si vous êtes bonne et que vous aimiez tout le monde.

—Miss Emily, reprit Gerty après un instant de silence, je n'irai point au ciel, car je ne puis faire ce que vous me dites.

Au même moment une larme était tombée sur le front de Gerty, elle regarda Emily d'un air ému et lui dit:

—Est-ce que vous irez au ciel, vous, miss?

—Je fais du moins tous mes efforts pour cela.

—Je serais pourtant si heureuse d'y habiter avec vous! reprit Gerty en baissant la tête.

Emily crut que le mieux était de ne point répondre et de laisser l'enfant à ses propres méditations.

Après un silence assez long, Gerty dit d'une voix plus timide:

—Miss Emily, je tâcherai de faire ce que vous me dites, mais je crains bien de n'y pouvoir parvenir.

—Dieu bénira vos efforts et vous aidera, dit l'aveugle en posant doucement sa main sur la tête de l'enfant.

Pendant plus d'un quart d'heure le silence ne fut point interrompu dans la chambre de True. Gerty était toujours sur les genoux de miss Emily, et les longs soupirs qui s'échappaient de sa poitrine oppressée, témoignaient seuls à l'aveugle de la violence des pensées qui agitaient cette jeune âme. Bientôt l'enfant, fatiguée de ses émotions, s'endormit d'un profond sommeil.

Lorsque mistress Ellis rentra, Emily lui montra l'enfant endormie et la pria de la poser sur le lit. Mistress Ellis obéit, puis, tout d'un coup reconnaissant Gerty:

—Quoi! miss Emily, s'écria-t-elle, c'est cette petite créature qui m'a heurtée si violemment dans la rue et qui a failli être la cause de ma mort.

Emily sourit à l'idée d'une petite fille de huit ans anéantissant ainsi d'un seul coup une femme de la taille de mistress Ellis, mais elle ne répondit rien.

Rentrée chez elle, miss Emily songea longtemps à ce dont elle venait d'être témoin, et n'oublia pas dans ses prières d'implorer la clémence de Dieu pour qu'il daignât soutenir l'enfant dans les bonnes résolutions qu'elle avait prises.

Vers cette même époque Gerty fut vivement affectée d'apprendre que toute la famille Graham allait incessamment partir pour passer l'été à la campagne. M. Graham possédait une charmante résidence à environ six milles de Boston, et il s'y rendait invariablement aussitôt que la belle saison le permettait. Absorbé pendant tout l'hiver par ses affaires de commerce, il avait pris l'habitude depuis plusieurs années de se reposer un peu pendant l'été et d'oublier au milieu des paisibles travaux des champs ses achats, ses ventes et tous les articles de son grand-livre.

Pour la consoler de son absence miss Emily lui avait promis de l'emmener à la campagne un jour que le temps le permettrait. L'espoir de cette visite préoccupa Gerty trois mois à l'avance; trois mois après, les souvenirs de cette journée n'étaient point encore effacés.

Heureusement pour l'enfant que le vide laissé dans son existence par l'absence de sa protectrice était rempli par la présence de Willie: les jours étaient devenus plus longs, et l'enfant trouvait moyen de s'échapper tous les soirs du magasin pour venir passer une heure ou deux à la maison, et Willie, nous le savons avait la puissance de dissiper les chagrins de Gerty, quelque grands qu'ils fussent d'ailleurs.

XI.—*Progrès*

Par un beau soir des premiers jours d'avril, Gerty, qui venait de faire ses adieux à miss Emily avant son départ pour la campagne, pleurait amèrement dans la cour de sa maison. Elle tenait à la main un livre et une ardoise neuve dont miss Emily venait de lui faire présent, mais elle n'avait point eu le courage d'ouvrir le livre, et laissait tomber ses pleurs sur la surface polie de l'ardoise. C'était la première fois qu'il lui arrivait de se séparer d'une amie et cette douleur de la

CHEZ JOFFRE

Dix minutes chez lui

(*L'Information*, Paris)

Du grand quartier général, 29 novembre.

Du fond du couloir où nous sommes rangés timides et anxieux, une voix a crié: "Entrez donc, messieurs!"

Précédés par deux gendarmes en bonnet de police qui s'effacent et nous montrent la porte, nous pénétrons dans une vaste pièce aux murs blanchis à la chaux. C'est la salle classique de nos petites écoles de province. Trois tableaux en bois blanc sont disposés au beau milieu et portent des cartes d'état-major. Dans le fond, près du pupitre de la maîtresse, un tableau noir est demeuré sur son chevalet et, clouée à ce tableau, la carte de la Prusse orientale.

Le général Joffre est debout devant le tableau. Il sourit à notre entrée lente et un peu gauche. Sous la broussaille des sourcils abondants et drus, son oeil clair et doux paraît s'inquiéter:

—Mon général, vous avez devant vous les représentants de la presse parisienne, dit le commandant Thomasson."

—Messieurs, je suis très heureux de vous recevoir et de vous souhaiter la bienvenue, réplique le généralissime."

Un silence se fait. Le général Joffre s'attarde encore une minute à nous passer en revue. Sa pensée paraît un instant absente, puis il reprend:

"—Messieurs, vous avez parcouru une partie du front de bataille. On vous montrera tout ce qu'il est possible de voir et vous apporterez la vérité qui a été si souvent travestie par les Allemands."

Nouvelle pause et nouveau silence! Très simple, mais comme géné par l'inattendu et aussi l'inopportunité de cette visite, le général Joffre fait quelques pas vers nous. Il est chaussé de grosses bottes et sur son front massif, les cheveux blancs retombent en une mèche abondante. Il est grand, mais trapu et l'impression de la force et de la volonté se dégage de sa personne.

Hier, il a reçu du président de la République la plus haute et la plus simple distinction que la France puisse offrir à son libérateur. Dans ce cabinet de travail improvisé, le général Joffre n'a orné sa tunique d'aucune décoration. Seules, les trois étoiles d'argent se détachent sur sa manche.

Familièrement, il a mis ses mains dans les poches de la culotte rouge et il reprend les mots aimables qui, il l'espère, nous décideront à lui laisser sa liberté:

"—Oui, dites bien la vérité sur ce que vous avez vu et je vous souhaite un bon voyage."

Mais voici qu'un photographe qui fait partie de l'expédition s'approche et balbutie quelques excuses. Cette fois, le généralissime rit de bon coeur:

"—Je n'aime pas beaucoup cela, dit-il, mais enfin allez-y."

Et simplement il demeure face au tableau noir. Visiblement troublé cependant, l'opérateur n'arrive pas à faire jouer son déclic. Il s'en excuse:

"—La reine des Belges est plus adroite que vous, se récrie avec bonhomie, le général Joffre. Elle a tenu à me photographier et elle a mis moins de temps."

L'incident cependant a rompu la glace du premier accueil. Le généralissime s'informe de chacun des journaux que nous représentons. Encouragé, je risque ces mots:

"Mon général nous avons été bien heureux de la haute distinction...

"—Cela n'a pas d'importance, interrompit-il. Ce qui a de l'importance c'est d'assurer le salut du pays. Merci pourtant pour votre attention délicate."

Cependant, la voix du commandant Thomasson nous somme de prendre congé.

Le généralissime s'excuse à son tour.

"J'ai été très flatté de votre visite, répète-t-il. Vous ne m'avez pas trop dérangé."

La porte du cabinet du général Joffre s'est refermée. Nous suivons le grand couloir qui résonne sous nos pas. Des fils téléphoniques hâtivement posés courent le long des murs. Dans la grande salle d'en bas des officiers travaillent à leurs tables individuelles et ne paraissent même pas s'apercevoir de notre passage. Une grande pancarte est suspendue au mur. Elle porte ces mots: "On est prié de ne parler qu'à voix basse."

Dans la cour deux automobiles grises stationnent. Un officier de haute stature s'entretient avec l'un des chauffeurs et se dispose à partir. C'est le général Graziani, sous-chef d'Etat-major, qu'aucun signe apparent ne distingue sous l'ample capote de simple cavalier.

Aucun apparât par ailleurs dans tout l'immeuble. Le cabinet du général Joffre n'a même pas été orné d'un tapis. Le plancher nu tel qu'il servait aux petites écolières n'a pas été ciré et dans les antichambres les gendarmes qui composent le seul détachement attaché au quartier général font tranquillement leur popote sur un fourneau de fortune.

Tel est le général Joffre. Tel est le campement où nuit et jour il élabore la victoire.

La description fastueuse du grand quartier général allemand faite par les journaux italiens me revient à la mémoire. Là-bas tout un corps d'armée veille sur le kaiser et un matériel abondant et hétéroclite assure le confort des généraux. C'est barnum en marche pour montrer ses hordes.

Le simple appareil dont s'entoure notre grand chef offre un contraste rassurant. Je vous ai dit quelle était la grande confiance qu'inspirait le contact de nos soldats et de nos officiers, à pied d'oeuvre dans leurs tranchées et dans leurs campements. Je viens de voir leur chef suprême et ma confiance robuste est aujourd'hui entière, absolue, inébranlable...

Jacques Piétrini.

LA DEROUTE TURQUE

Nouveaux détails sur la victoire russe à Sari Kamysh

Pétrograde, 9.—L'annonce de la victoire remportée par les Russes à Sari Kamish, dans le Caucase russe et la reprise d'Ardahan, point de jonction important des routes traversant les montagnes et allant de la frontière turque à Karo et à Tiflis, semble faire disparaître l'inquiétude que l'invasion turque pouvait causer à ces villes qui se voyaient ainsi menacées. Suivant l'opinion des critiques militaires, l'attaque de Sari Kamysh, n'a été que d'une importance secondaire, pour le large mouvement enveloppant des Turcs, qui avait pour objet de percer les lignes russes près de la frontière et de placer les forces turques entre elles et la capitale du Caucase.

Le 27, décembre, les Turcs ont pris possession du village de Sari Kamysh, mais le 30 ils en ont été chassés après avoir perdu 20 officiers et 1,500 hommes.

Dans l'intervalle, les Turcs ont occupé Ardahan, ville située dans le nord, à environ 150 kilomètres de la frontière, et s'y sont retranchés. Ils ont été attaqués par les Russes le 3 janvier et repoussés après un combat terrible, qui fit perdre aux Russes et aux Turcs un grand nombre de soldats.

Malgré la neige et un froid excessif, on s'est battu, dit-on, avec acharnement.

Les Turcs, bien que mal nourris, ont montré beaucoup de bravoure et les mêmes qualités militaires que les troupes russes du Caucase.

Alors qu'on continuait à se battre à Ardahan, les Turcs revinrent à Sari Kamysh et attaquèrent de nouveau la ville, mais ils furent battus par les Russes dans un combat qui prit fin le soir du 4 janvier.

Les deux corps d'armée turcs qui opéraient à ce moment dans cette région se sont vus dans l'incapacité d'offrir une plus grande résistance. L'un de ces corps, avec tous les officiers d'état-major, a été capturé, quant à l'autre corps d'armée, ce n'était plus que les débris des troupes éparpillées de tous côtés.

* * *

Pétrograde, 9.—Le rapport suivant de l'état-major général de l'armée dans le Caucase a été publié ce soir:

"A la fin de novembre la partie principale de la troisième armée turque était envoyée dans la région se trouvant à l'est d'Erzeroum, précédée par deux corps d'armée et par un corps de réserve qui se trouvait près d'Hasan Kaleh.

"D'après le plan d'Enver pacha, la troisième armée devait avancer comme suit:

"Le neuvième et le dixième corps d'armée devaient marcher dans la direction d'Olti, et former l'aile devant prendre l'offensive alors que le onzième corps avait l'ordre de conserver sa position, reconnue comme excessivement forte, et d'attirer par une démonstration stratégique, le gros de nos troupes. Dans le cas où les troupes russes eussent pris énergiquement l'offensive, il avait été ordonné au onzième corps de se replier sur la forteresse d'Erzeroum en y entraînant les forces russes qui seraient ainsi tombées dans un guet-apens.

"Le dixième corps d'armée devait alors avancer en deux colonnes, la première y compris une division marchant sur Id par la vallée d'Olti-Chai.

"La seconde, forte de deux divisions, devait marcher sur Ardost par la vallée de Servi-Chai. Le neuvième corps devait prendre l'offensive dans l'intervalle compris entre les dixième et onzième corps d'armée."

"Nos troupes dans les environs d'Olti ont arrêté avec courage l'avance turque, malgré la supériorité numérique de l'ennemi, et par plusieurs contre-attaques ont infligé à ce dernier des pertes sérieuses.

"Sur ces entrefaites, nous avons surpris une forte colonne turque, renforcée de Musulmans insurgés qui avançait dans la direction d'Ardahan.

"La garnison que nous avions laissée à cet endroit, après avoir résisté pendant dix-sept jours, a reculé un peu dans la direction de l'est.

"Ayant reçu des renforts, nous avons attaqué le 3 janvier les forces turques concentrées à Ardahan, et avons infligé à l'ennemi une défaite complète.

"Nous nous sommes emparés du drapeau du huitième régiment d'infanterie et d'une partie de la garnison de Constantinople.

"A Sari Kamysh, nos troupes ont enveloppé et presque annihilé deux corps d'armée turcs. Elles ont capturé un de ces corps avec son commandant, trois généraux de divisions avec leurs états-majors, une quantité d'officiers, des milliers de soldats, ainsi que beaucoup de canons, de mitrailleuses et de chevaux."

LES SUCCES RUSSES

La marche des Russes en Bukovine se poursuit favorablement

L'état-major général russe, dans la région de Mlava (Pologne), a publié la note officielle suivante:

"Le 5 janvier nos troupes ont fait une attaque contre le village de Rozrowa, à l'ouest de la route de Przasnysz à Mlava, près de Groudonsk. L'ennemi qui occupait ce village, a été presque entièrement tué dans une charge à la baïonnette.

"Sur la rive gauche de la Vistule, le duel habituel d'artillerie continue. Dans la région de Borjimow, près de la ferme de Moghely, des combats peu importants ont eu lieu.

"En Galicie, la situation reste la même.

"Nous continuons à prendre l'offensive dans la Bukovine où nous avons occupé Sypot et Kameral, au sud de Seletin, et Illischestie sur les routes de Cjura, Humora et Pleskatchik. Le 4 janvier, après un engagement, nous avons occupé Gura, Humora et Boukschoia. Cette dernière ville est située sur la meilleure route conduisant directement en Transylvanie par la Bukovine."

LE SIEGE DE PRZEMYSL

Une sortie désastreuse de la garnison

Pétrograde, 9.—Le "Novoe Vremya" dit qu'une récente sortie de la garnison autrichienne qui défend Przemysl, a été désastreuse. Cette troupe a été presque entièrement annihilée; la date de cet engagement n'est pas donnée.

La sortie a été précédée d'une reconnaissance de cavalerie. Puis l'infanterie autrichienne avança en force dans la direction d'un bois situé près de la ville. Les Russes ouvrirent le feu: mais les Autrichiens se précipitèrent en avant et se mirent à couvert dans les bois.

Ils continuèrent à avancer, mais les Russes les laissèrent venir jusqu'à leurs positions avant de faire un sérieux effort pour les arrêter, c'est alors à très courte distance, un feu terrible qu'ils ouvrirent avec leurs mitrailleuses.

On dit qu'aucun homme, faisant partie de cette troupe, n'est rentré dans la forteresse, tous ont été tués ou capturés.

La température à Przemysl atteint 18 degrés centigrades en dessous de zéro.

LA FAMINE EN BELGIQUE

Un rapport du président du comité de secours américain

Londres, 11.—M. Hoover, président du comité américain de secours en Belgique, est de retour de Londres aujourd'hui après avoir fait un tour d'inspection pour le comité en Belgique. Dans une déclaration publiée ce soir, M. Hoover dit:

"Une situation épouvantable a été présentée au comité, au sujet des paysans français de la vallée de la Meuse juste au sud de la frontière belge, où se trouvent dix mille personnes absolument sans nourriture. Notre enquête nous a prouvé qu'une grande quantité d'habitants sont morts de faim.

"En dépit de la petitesse des rations en Belgique, nos collègues belges pensent que nous devons partager la dernière bouchée avec ces paysans. Nous leur envoyons donc des vivres sortis de nos approvisionnements belges très limités."

M. Hoover a publié également un rapport sur le travail du comité en Belgique, dans lequel il dit que l'organisation pour distribuer ces vivres est prête d'être achevée. Cette organisation est aidée par cinquante mille travailleurs volontaires et il n'y a plus que quelques localités qui n'ont pas encore reçu de secours.

"Il ne faut pas oublier, dit M. Hoover dans son rapport, que notre problème comprend deux phases. La première, l'approvisionnement de pain pour ceux qui sont capables de payer et la seconde, les vivres de toute espèce pour ceux qui sont dans le dénûment. Cette dernière phase comprend largement 5,600,000 personnes. Sur la base de la ration minimum, il est nécessaire de prévoir dix-sept millions et demi pour le pain par mois.

"Ceux qui sont dans le dénûment représentent à peu près 1,400,000 personnes qui sont nourries entièrement dans les cantines publiques Le prix de revient pour les nourrir se monte à environ douze millions et demi de francs par mois, pour lesquels nous dépendons de la charité du monde.

"Chaque Belge, riche ou pauvre, a maintenant une ration de pain de 400 grammes par jour. Le riche paie le prix coûtant, le pauvre rien.

"Cela nécessite une importation totale de cent millions de livres de farine ou blé par mois, sans parler des pois, du sel, des haricots, du lard, du lait condensé et d'autres aliments qui doivent être fournis aux cantines.

première absence était si grande chez elle, qu'elle n'entendit point les pas de quelqu'un qui s'approchait sans être aperçu jusqu'à pouvoir lui poser familièrement les mains sur l'épaule: surprise, elle se retourna et se trouva face à face avec Willie.

—Comment! Gerty, dit celui-ci, voilà une bien singulière manière de recevoir les gens qui viennent passer la soirée avec vous! Mon grand-père et ma mère sont sortis, je viens exprès pour vous, et je vous trouve dans les cris et dans les larmes. Allons, calmez-vous, vous ne savez pas combien cela vous défigure de pleurer.

—Ah! Willie, dit Gerty en sanglotant, savez-vous que miss Emily est partie?

—Pour aller où?

—A six milles d'ici pour passer l'été.

Willie se mit à rire.

—Six milles! voilà une fameuse distance pour se désoler ainsi.

—Je ne pourrai plus la voir, dit Gerty.

—Vous la reverrez l'hiver prochain.

—Il y a si loin d'ici là!

—Et pourquoi la regrettez-vous tant? demanda Willie.

—Parce qu'elle me regrette beaucoup elle-même et qu'elle m'aime plus que personne ne m'aime, si ce n'est mon bon oncle True.

—Je ne puis croire cela, et je suis persuadé, au contraire, qu'elle ne vous aime pas moitié autant que moi, j'en suis bien sûr; car comment cela pourrait-il être, elle qui est aveugle et ne vous a jamais vue, tandis que moi je vous vois tous les jours! aussi n'y a-t-il personne au monde que j'aime autant que vous, ma mère exceptée.

— Parlez-vous franchement, Willie?

—Sans doute. Quand je viens ici je me dis toujours: Je vais voir Gerty. Chaque fois qu'il m'arrive quelque chose dans la semaine, je m'en réjouis en pensant en moi-même que je raconterai cela à Gerty.

—Je n'aurais pas cru que vous m'aimassiez autant.

—Pourquoi donc?

—Parce que vous êtes beau, Willie, et que moi je suis bien laide. L'autre jour j'entendais Hellen Chase, dite Lucrezia Davis, dire que Gerty Flint était, sans contredit, la plus vilaine petite fille de l'école.

—Elle devrait avoir honte de parler ainsi, dit Willie: on ne peut être jolie quand on dit ainsi du mal des autres. Je n'aime point les gens qui parlent de la sorte.

Ces témoignages d'affection de la part de Willie se répétèrent fréquemment, et toujours ils étaient suivis d'une déclaration réciproque de la part de Gerty. Ce n'était point chez ces deux enfants un échange de vaines paroles, ils s'aimaient en effet tendrement l'un l'autre, malgré la différence marquée de leur caractère. Willie était doux, calme, patient, persévérant et d'une humeur toujours égale. Gerty était au contraire irritable, impétueuse, toujours portée aux extrêmes. Elle s'exaltait avec une facilité singulière et n'était presque jamais dans un milieu de sagesse et de modération. Habitué à l'amitié de tout ce qui l'entourait, Willie croyait à l'affection, et en effet tout le monde en éprouvait pour lui. Tandis que Gerty, après avoir longtemps vécu sans attachement, se croyait incapable d'inspirer ce sentiment à personne et ne se rendait qu'à la longue aux preuves d'affection qu'on lui donnait.

Quoi qu'il en fût, ces deux enfants éprouvaient l'un pour l'autre un sincère attachement, et ce sentiment que l'hiver avait vu commencer avait acquis à l'automne suivant une intensité d'autant plus vive que leurs relations journalières avaient été plus suivies, car pendant l'absence d'Emily, Willie se trouva occuper un double emploi dans les affections de Gerty. Aussi, en dépit de l'absence de son amie aveugle, la petite fille passa un été fort agréable et continua à faire dans ses études des progrès remarquables.

L'hiver suivant ne fut pas moins bien employé par Gerty; l'intérêt que miss Graham portait à sa petite protégée semblait s'être accru par le temps et l'absence; les visites de Gerty à Emily devinrent plus fréquentes que jamais. Emily avait pris l'habitude de faire lire Gerty; elle trouva que l'enfant était devenue si habile qu'elle prit à l'entendre un véritable plaisir.

L'aveugle lui proposa de venir chaque jour lui faire la lecture pendant une heure. Il fut convenu qu'en allant allumer ses réverbères, True conduirait chaque soir la jeune fille chez miss Emily, et qu'il la reprendrait à son retour.

La jeune fille semblait portée par goût vers les livres sérieux, et elle parvint rapidement, avec le secours des explications de miss Emily, à meubler sa jeune mémoire d'une foule de choses aussi agréables qu'utiles.

Elle apprit beaucoup de choses dans ses lectures avec miss Graham et dans ses conversations avec Willie. Ce dernier se trouvait heureux de voir ses goûts à ce sujet si bien partagés par Gerty. Cette similitude d'idées ne contribua pas peu à entretenir la sympathie qui s'était à première vue éveillée dans leurs jeunes coeurs.

Deux ans après la date de leur connaissance, Willie était dans sa quinzième année, et c'était déjà un jeune homme; ils se mirent de concert à étudier le français. Le premier professeur de Willie, qui avait longtemps trouvé en lui le plus merveilleux élève de sa classe, et qui lui avait toujours conservé un vif attachement, le rencontra un jour dans la rue, s'informa de son genre de vie, lui demanda où en étaient ses études, et apprenant que Willie avait quelques heures par jour à disposer, il l'engagea vivement à apprendre la langue française, dont la connaissance ne pouvait manquer de lui servir tôt ou tard. Il fit plus, il mit à sa disposition tous les livres dont il pourrait avoir besoin pour cette étude.

En voyant Willie étudier le français, Gerty voulut en faire autant. Elle montra pour cette étude une facilité merveilleuse, à tel point qu'aidée par les livres et par les conseils de miss Emily, elle eut bientôt dépassé Willie. Chaque samedi soir, les deux enfants, assis à côté du vieux True, repassaient ensemble leurs travaux de la huitaine.

Le coeur de Gerty faisait des progrès aussi rapides que son esprit. Cette nature abrupte et passionnée était parvenue à se modérer à la suite de deux années d'une vie douce et paisible. L'enfant que nous avons vue se venger de Nan Grant et de ses camarades d'école avait appris à se connaître elle-même et à dominer ses instincts.

Miss Emily n'épargnait à cet égard ni peines ni soins; et elle rencontra sur certains points beaucoup moins de difficultés qu'elle ne se l'était figuré. Le plus grand défaut de Gerty était une franchise et une sincérité qui provenaient de l'orgueil, et qu'elle poussait parfois jusqu'à la rudesse et à la brutalité. Mais ce défaut tenu dans de justes bornes devenait une qualité; aussi miss Emily ne connaissait pas Gerty depuis six mois qu'elle était convaincue qu'elle pouvait en tout se fier à sa parole.

Malgré la roideur naturelle de son caractère, Gerty obéissait avec douceur aux moindres commandements qui émanaient, soit de True, soit de miss Emily, car l'enfant savait que dans l'un et l'autre cas les ordres étaient donnés avec justice et inspirés par l'intérêt qu'on lui portait. Mais pour arriver à ployer sa volonté, il fallait la prendre par le coeur, et lui inspirer un sentiment de respect et d'amitié; car d'obéir par humilité, l'enfant n'en était point encore arrivée là. Cependant nous devons dire, pour nous résumer en peu de mots, que miss Graham était satisfaite des progrès de l'éducation morale de Gerty, et qu'elle était pleine d'espoir pour l'avenir. True était fier de sa fille adoptive. Madame Sullivan l'aimait comme son enfant, et il n'y avait pas jusqu'au misanthrope M. Cooper qui ne fût forcé de convenir qu'elle avait trompé toutes ses prévisions et qu'elle valait beaucoup mieux qu'il ne l'avait d'abord soupçonné.

XII.—*Une rencontre et un malheur*

Un samedi soir du mois de décembre,—c'était pendant le troisième hiver de la résidence de Gerty chez True.—Willie entra dans la chambre du vieillard avec des livres français sous le bras. Après l'échange des premières salutations, il déposa sur la table sa grammaire et son dictionnaire, puis il dit:

—Avant de nous mettre à l'étude, il faut, Gerty, que je vous raconte ainsi qu'à l'oncle True la plaisante chose qui m'est arrivée aujourd'hui. Je viens de narrer la chose à ma mère, et nous en avons bien ri tous deux.

—Je vous ai entendu rire, en effet, reprit Gerty, et si je n'eusse pas été si occupée, je me serais rendue dans la chambre de votre mère pour demander ce qui vous rendait si joyeux. Mais puisque vous voici, vous allez nous le dire.

—N'allez pas croire, au moins, que ce que je vais vous raconter n'est qu'une plaisanterie, car je n'aurais pas tant ri si je n'eusse réellement rencontré la plus singulière vieille femme que j'aie vue de ma vie.

—Une vieille femme, dites-vous? Vous ne nous avez pas encore parlé de vieille femme...

—J'y arrive, dit Willie. Vous savez que ce matin il y avait de la glace partout. C'était magnifique, et je déclare que je n'ai jamais rien vu de plus beau que l'effet produit par les pendeloques suspendues aux arbres alors que le soleil les éclairait et les faisait briller de toutes les couleurs du prisme. Mais tout cela n'a aucun rapport avec ma vieille femme, sinon que la glace avait rendu les trottoirs aussi glissants qu'un miroir.

—Je sais cela, dit Gerty, car j'ai failli tomber en allant à l'école.

—Vous ne vous êtes pas fait de mal, j'espère?

—Non! non! Mais continuez, je brûle de savoir ce que c'est que votre vieille femme.

(*A suivre*).

L'HEROISME BRETON

Episode de la lutte dans les Flandres

C'est le général Grosetti qui entreprit la défense de Nieuport, lors de l'avance allemande sur le Pas de Calais dans le but évident d'envelopper l'aile gauche des Alliés. L'amiral Rornach, à la tête de 7,000 de ces magnifiques marins bretons dont le corps, en 1870, se couvrit de gloire, entreprit la défense de Dixmude.

Pendant des semaines ces deux divisions tinrent en échec plus de deux corps d'armée allemands; et il me serait bien difficile de dire qui des deux du chef ou des hommes ont inspiré cette sublime resistance.

Au milieu des ruines du village de Pervyse, pendant que les obus sifflaient au-dessus de nos tetes ou éclataient à proximité déconcertante, on nous montra l'emplacement en face de l'église ruinée où le général Grosetti, assis dans un fauteuil et arrosé d'une véritable pluie d'obus, encourageait ses hommes harassés à traverser le village en flammes pour atteindre la ligne des tranchées se trouvant de l'autre côté. Deux heures durant ce général, gigantesque, souriant, exposé à la mort, enflammait ses troupes par sa confiance calme qui se dégageait de tout son être, arrachant de la poitrine des marins, au fur et à mesure qu'ils passaient devant lui, des cris d'admiration et de camaraderie.

Je m'arrêtais au milieu des ruines de ce village, qui, actuellement, n'existe que sur la carte; je visitais le cimetière, dont les tombes mêmes ont été mises à nu par les terrifiants obus de l'artillerie lourde; je regardais le clocher de l'église qui penche maintenant plus que la tour de Pise; j'observais la destruction d'une maison éloignée par les obus allemands, et il me semblait incroyable qu'un homme ait pu rester là, ne fût-ce que deux heures, au milieu du fracas de l'écroulement des maisons, tout en souriant avec confiance pour encourager ses hommes à avancer jusqu'aux tranchées.

Mais quel chef n'aurait pas eu confiance en la valeur d'hommes capables d'héroïsme tel comme on se raconte dans chaque bivouac et chaque état-major de l'armée du Nord?

A Dixmude, les 7,000 marins de l'amiral Rornach se battaient dans les tranchées remplies d'eau jusqu'à la ceinture. Ils se trouvaient dans leur élément, comme l'a remarqué le général Joffre, et ils se battaient avec le superbe héroïsme des marins.

Une nuit, après des journées de combat dans les tranchées, les Allemands, poussant devant leurs rangs une demi douzaine de prisonniers marins, rampèrent jusqu'aux lignes françaises. Soudain l'un des officiers endormis fut réveillé, et il aperçut dans l'obscurité le mouvement des masses; les marins exténués retrouvèrent la force de tirer: l'attaque fut repoussée.

UN ACTE SUPREME

Le lendemain matin, ils trouvèrent parmi les morts gisant devant leurs tranchées le corps d'un marin français qui, poussé devant les rangs d'attaque de l'ennemi, avait crié pour prévenir les siens du danger. Il y avait, probablement, derrière lui un soldat allemand avec des instructions de tirer sur celui qui, par un cri, avertirait de leur approche, car le marin français est mort non pas d'une balle de ses amis des tranchées mais d'un coup assassin dans le dos.

Qui dira que ce sont les chefs qui animent le courage des hommes après avoir entendu raconter des histoires comme celle de ce Français, propriétaire du petit *café* à Paris, paisible citoyen qui, en temps de paix, "faisait des économies", acceptait les pourboires avec l'aimable remerciement d'un garçon et qui, sur un appel de volontaires désireux de se charger de reconnaître la position des tranchées ennemies, sort des rangs et part, plein de l'empressement d'un homme accoutumé à servir des Pernods à ses clients, et qui revient la chair pleine de mort, mais conservant, malgré cela suffisamment de présence d'esprit pour demander une piqûre de morphine afin d'avoir la force de faire son rapport avant de mourir.

LA LUTTE POUR LA DERNIERE VILLE BELGE

L'héroïsme des troupes du général Grosetti et de l'amiral Rornach fut couronné de succès. Plus tard des renforts arrivèrent et la tentative des Allemands d'envelopper et d'écraser le flanc gauche des alliés a échoué. La ligne de front représentait une ligne droite partant de la côte à Nieuport et aboutissant à Bixschoote; puis, plus au sud, elle faisait saillie, à 12 kilomètres à l'est d'Ypres et redevenait droite à partir de Saint-Eloi.

Il est difficile d'expliquer, au point de vue stratégique, la raison d'être de cette avance semi-circulaire. C'était plutôt le sentiment des Français et des Belges qui l'a rendue nécessaire: Ypres est la dernière ville belge importante qui restait aux mains des alliés. Les troupes belges et françaises étaient remplies du désir intense de conserver à tout prix ce "reste tangible" de la Belgique. Le fait que les Anglais partagèrent ce sentiment, est prouvé par la résistance opiniâtre qu'ils déployèrent dans la défense de ce demi-cercle.

L'état d'esprit des troupes alliées était si admirable et les raisons politiques étaient si sérieuses—depuis que Guillaume décida de proclamer à Ypres même l'annexion de la Belgique—qu'elles surmontèrent toutes les considérations stratégiques.

LE DERNIER ESPOIR

Les désavantages militaires des positions occupées sur ce point par les alliés deviennent évidents si on jette un coup d'oeil sur la carte. A Bixschoote même, au nord d'Ypres et à Saint-Eloi, au sud de cette localité, les Allemands auraient pu enfoncer nos lignes et arracher des mains alliées une bonne partie de leur front de défense. Ils faillirent y réussir, car, à un moment, on se battait dans les rues d'Ypres. Un régiment allemand réussit à faire une brèche dans la ligne du front, au village de Zillebeke, près d'Ypres. La situation était plus que critique.

Le général Moussy, qui arriva au moment tragique, envoya chercher de nouveaux renforts En vain ses cuirassiers battirent la région; tous les hommes se trouvaient engagés dans les combats. Finalement, le général Moussy ordonne au caporal de son escorte d'amener tous les hommes et tous les volontaires qui ne se battent pas et qui seraient utiles n'importe comment.

Le caporal parcourut toute la région environnante, et, en faisant appel à tous les hommes qu'il rencontrait: cuisiniers au bivouac, hommes du service du corps d'armée, charpentiers et puiseurs d'eau, parvint à réunir 250 hommes de toute arme, la plupart sans armes et les fit défiler devant le général.

LA PANIQUE EN HONGRIE

Les Russes envahissent la Hongrie par quatre défilés des Carpathes

Vienne, 6.—Il n'y a plus de doute, actuellement, que la principale attaque russe ne soit dirigée contre la Hongrie et non contre l'Allemagne ou la Galicie orientale.

Les dépêches officielles reçues du front disent que les Russes, en force considérable, se sont ouvert un chemin à travers les cols des Carpathes et s'avancent, en quatre colonnes, de Nysykow, Skyi, Turka et Gorlice.

L'avant-garde russe est composée du fameux huitième corps d'armée, et l'arrière-garde de la première ligne des troupes russes qui, croit-on, a été rappelée au front en Pologne.

Une inquiétude extrême règne à Vienne et à Budapest depuis l'annonce de cette nouvelle, bien que les autorités militaires disent qu'on a tenté l'impossible pour arrêter la marche des envahisseurs.

Les journaux sont convaincus qu'à l'opposé des précédentes incursions exécutées par l'armée russe, celle-ci représente le plan longtemps mûri du grand-duc Nicolas, qui avait toujours songé à envahir la Hongrie.

Arrêté par le général von Hindenburg dans le nord et voyant Varsovie menacé, on croit à Vienne que le généralissime de l'armée russe a entrepris la présente expédition dans l'espoir que cela obligera l'Allemagne à retirer de Pologne une partie de ses forces pour aider l'armée austro-hongroise à s'opposer à l'avance de l'ennemi.

Un grand nombre de réfugiés, venant du territoire mnacé par les Russes, arrivent chaque jour à Budapest.

Les journaux s'unissent pour demander que le gouvernement autrichien s'adresse à l'Allemagne pour obtenir l'aide dont il a besoin pour repousser les envahisseurs.

* * *

Londres, 6.—Ce qu'il y a de plus important pour la situation militaire dans l'est, est l'invasion de la Hongrie par les Russes, invasion qui s'effectue par quatre cols des Carpathes, comme le reconnait lui-même le ministère de la guerre à Vienne.

Le succès de l'offensive russe en Pologne, et la pression exercée dans la suite contre Cracovie et les forteresss de la Prusse orientale, a toujours été dû à ce que les Russes ont su maintenir leur supériorité sur les Autrichiens.

L'irruption des Russes sur le territoire hongrois fait croire dans les milieux officiels que l'Autriche est à la veille d'une crise générale.

On a toujours déclaré aussi bien à Londres qu'à Pétrograde que la meilleure politique serait d'attaquer si vigoureusement les Austro-Hongrois que les dissensions intestines de la monarchie austro-hongroise, aboutiraient inévitablement à une rupture entre les deux pays en forçant les Allemands à poursuivre la lutte peut-être seuls, ou avec l'assistance négligeable de la Turquie. Grâce à cette seconde invasion de la Hongrie qui se prépare et grâce aux Serbes qui maintenant serrent de près les Autrichiens, le tsar va s'attaquer maintenant au point le plus faible de la ligne allemande. Pour conserver tout semblant de paix intérieure, il est urgent pour l'Autriche de défendre son propre territoire.

La troisième tentative faite par l'Allemagne pour atteindre Varsovie a échoué, ses armées ayant été épuisées par les terribles efforts qu'elles ont faits. L'armée du général Makeuzen qui pendant six semaines a pris part aux grandes batailles qui se sont livrées autour de Lodz et Lowicz, a été envoyée dans le sud à une distance considérable. Ceci a été divulgué par les batailles qui ont eu lieu au sud-ouest de Tomaszow le jour où l'aile droite russe est tombée sur l'armée allemande qui battait en retraite.

LES OPERATIONS RUSSES

Les forces du tsar progressent dans la Bukovine

Pétrograd, 5.—Le communiqué officiel publié ce soir par l'état-major général, explique la situation sur les différents champs d'action placés le long du front russe. Il dit:

"Dans la Prusse orientale et près de Mlava, dans le nord de la Pologne, nous avons fait échouer l'offensive partielle qu'essayaient de prendre les Allemands.

"Sur la Vistule en face de Wyszogrod, nos croiseurs auxiliaires ont tiré avec succès de nombreux coups de canon sur l'infanterie ennemie.

"Entre la Vistule et la Piliza, les Allemands ont commencé une série d'attaques soutenues par le feu de leur grosse artillerie. Nos troupes dans un engagement livré sur la rive gauche de la Bsoura, près de Vitkoritze, ont repoussé deux attaques de nuit. Sur la Rawka nous avons repoussé l'attaque dirigée contre Doletzk.

"Le 31 décembre l'ennemi a déployé tout particulièrement une grande activité dans les environs de Rawa, où l'on continue toujours à se battre.

"Au sud de la Piliza, l'action s'est étendue et les positions occupées par les troupes coupent les routes s'étendant de Vlostchoro à Kielce.

"En Galicie nous avons attaqué violemment l'ennemi dans la région de Gorlice (au sud-ouest de Jaslo), près de Mschanka et Ropitza où malgré la terrible résistance offerte par l'ennemi, nous avons détruit, après une lutte effrénée, les fortifications qu'il avait établies sur les hauteurs.

"Dans le village de Mschanka nous avons fait environ 30,000 prisonniers, y compris 68 officiers, et avons pris quatre canons et six mitrailleuses. On se bat encore dans cette région.

"De violentes contre-attaques livrées par l'ennemi, et soutenues par le feu des automobiles blindées ont été repoussées par notre artillerie et des charges à la baïonnette.

"Dans la Bukovine, nous avons occupé, après une bataille, Sjorozhinetz et Radautz, points situés juste au sud de Zernovitz. Nous avons fait aussi quelques prisonniers."

L'inactivité montrée ces jours derniers par les Allemands dans le voisinage de Varsovie, s'explique facilement. D'après les informations parvenues à Pétrograde, ils ont employé ce temps à fortifier le territoire dont ils se sont emparés et qui s'étend jusqu'à la Bsoura, et le long de la rive gauche de la base et moyenne Vistule.

Suivant les informations exactes, communiquées à Pétrograde, les villes de Lodz, Lowitch, Skernewizy et Piotrkow, seraient actuellement aussi bien fortifiées que Kalich et Tchenstochov.

DANS LES BALKANS

Le danger d'une troisième guerre

Londres, 6.—Des dépêches reçues à Londres venant des capitales de l'Europe orientale, disent que les démarches persévérantes qui ont été faites pour amener une entente entre les Etats balkaniques et dans l'idée de s'assurer la neutralité de la Bulgarie n'ont pas complètement réussi La Grèce, la Serbie et la Roumanie se préparent à des événements.

En Grèce pendant la discussion du budget à la chambre des députés, M. Theokotis aurait déclaré que le discours prononcé recemment par le président du conseil de Bulgarie concernant la Macédoine (que la Bulgarie prétend avoir recu après la dernière guerre des Balkans), constitue une menace: pendant que le ministre des finances dit que la Grèce fait des préparatifs militaires urgents pour maintenir son territoire affranchi.

Une autre dépêche d'Athène dit que le gouvernemnt grec a interdit l'exportation des céréales, farine, bétail, fourrages et armes.

Si la Bulgarie, contrairement aux esperances, attaque la Serbie dans l'espoir de reconquérir la Macédoine, la Grèce par l'obligation de ses traités viendra à l'assistance de la Serbie et la peninsule balkanique sera en guerre pour la troisième fois

La Turquie apparemment s'attend à des désordres, le gouvernement ottoman ayant expulsé des Dardanelles les sujets de tous les pays neutres.

En Albanie, la révolution prend de l'extension et les Italiens, qui ont occupé le port d'Aviona, ont envoyé un navire de guerre à Durazzo pour protéger les intérêts italiens dans ce port albanais.

L'HEROISME DE NOS SAPEURS

Comment deux mitrailleuses allemandes furent détruites près de La Bassée

Dans le nord de la France, 6.—Au sud de La Bassée, deux mitrailleuses allemandes occupaient une position telle qu'elles commandaient la route et les approches d'une ferme où s'abritaient de nombreux tirailleurs allemands.

Il était impossible d'attaquer cette position de front, on eut recours à un autre moyen. A la faveur d'une véritable tempête accompagnée d'une pluie violente, quelques sapeurs français se mirent à la besogne. Ils rampèrent tout d'abord jusqu'aux réseaux de fil de fer barbelé de l'ennemi

Arrivés là, ils commencèrent a creuser un tunnel qui les amena, en passant au-dessous des fils de fer jusqu'auprès des deux mitrailleuses. Les sapeurs avaient emporté avec eux l'extrémité d'un fil câble électrique qui avait le double but de mettre le feu à la dynamite et de servir de fil d'Ariane pour le retour dans l'obscurité. La chance récompensa nos sapeurs, dont le travail dans de telles conditions était extrêmement pénible: ils réussirent à placer leurs mines aux bons endroits et à établir le contact électrique sans attirer l'attention de l'ennemi.

Alors commença la retraite, toujours en rampant le long du fil électrique, et avec des précautions infinies. Enfin les sapeurs parvinrent aux tranchées françaises. En quelques minutes une compagnie de turcos fut prête à l'attaque, car il s'agissait de profiter de la panique causée par l'explosion et de la mise hors de service des deux mitrailleuses, pour enlever la ferme d'assaut. L'explosion eut lieu avec un bruit que la tempête elle-meme ne put couvrir.

D'un bond les turcos étaient sortis de la tranchée: ils eurent vite fait de s'emparer de la ferme. A l'aube, ils reçurent du renfort et s'établirent solidement sur toute la position allemande où l'explosion n'avait laisse que des cadavres.

UN BEL EXPLOIT DES AVIATEURS FRANCAIS

Ils détruisent un hangar à zeppelin à Bruxelles

Amsterdam, 6.—Les aviateurs français ont réussi à jeter des bombes sur la station d'aviation d'Etterbeek, près de Bruxelles, et ont détruit un hangar à dirigeables en voie de construction, tuant en même temps plusieurs soldats allemands.

Ces aviateurs s'élevèrent à une grande hauteur pour traverser les lignes allemandes, puis se rapprochèrent de terre en arrivant dans les environs de Bruxelles.

Les Allemands ouvrirent immédiatement le feu sur les avions, qui n'en continuèrent pas moins leur route.

Malgré les balles qui les poursuivaient, les aviateurs français parvinrent à survoler la station d'aviation d'Etterbeek et lancèrent plusieurs bombes sur les bâtiments de cette station.

Ils s'élevèrent ensuite à une grande hauteur et retournèrent dans les lignes françaises.

LE SANG-FROID DE THEODORE BOTREL

Une conférence sous les obus

Paris, 6.—Le poète Théodore Botrel, qui a entrepris de distraire, par ses chansons bretonnes, les soldats qui sont sur le front et les blessés qui se trouvent dans les hôpitaux, venait de commencer une conférence avec chansons, à l'hôpital Lamartine, de Dunkerque, quand les aviateurs allemands commencèrent à bombarder cette ville.

Deux bombes tombèrent dans les rues avec un bruit terrible, brisant les fenêtres de l'hôpital et terrorisant les blessés.

Le poète, cependant, calma rapidement les soldats et répondit à leurs questions, où se remarquait une vive inquiétude, en disant que les deux détonations que l'on venait d'entendre n'étaient autre que les deux ou trois coups marquant le lever du rideau dans chaque théâtre de France.

—Après le troisième coup, dit-il, je commencerai ma conférence."

La troisième bombe tomba immédiatement et Botrel commença sa conférence comme si rien ne s'était produit.

ENCORE LA TURPINITE

On ne l'emploierait qu'en pays ennemi

Londres, 9.—Au commencement de la guerre, on a beaucoup parlé des obus à la turpinite, nouvellement inventés, qui, disait-on, asphyxiaient tout être vivant dans un certain rayon autour du point où ils faisaient explosion.

Depuis lors, on a souvent manifesté de la surprise que l'artillerie française ait si peu fait usage de cet explosif extraordinaire. Il y a à cela différentes raisons:

D'abord, les obus à la mélinite sont peu efficaces en terrain nu. Ils ne donnent de bons résultats que lorsqu'ils sont employés contre des espaces clos, tels que forts, villages, maisons, etc.

Mais, tant que l'ennemi occupe les territoires français et belge, les risques que courraient les civils seraient trop grands si l'on bombardait les villes et les villages avec des obus à la turpinite: aussi ne les emploie-t-on pas.

De plus, ce nouvel explosif ne peut être employé qu'avec des canons spécialement construits dont la partie mécanique est particulièrement délicate. Si l'on s'en servait avec des pièces de 75 millimètres, le danger serait presque aussi grand pour les artilleurs français que pour l'ennemi.

La question est de savoir si la turpinite fera ses preuves quand l'Allemagne sera envahie et que l'artillerie française bombardera les forteresses allemandes.



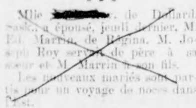
Photo by American Press Association.

Le roi Georges V visitant le camp des Hindous

ST-BONIFACE

Le R. P. Adam, s.j., autrefois du collège de Saint-Boniface, maintenant à celui d'Edmonton, a été appelé à prêcher le prochain carême à la cathédrale Saint-Louis à la Nouvelle-Orléans, Louisiane.

* * *



Mlle [redacted], de Dollard, Sask., a épousé, jeudi dernier, M. Ed. Marrin, de Régina. M. Joseph Roy servait de père à sa soeur et M. Marrin à son fils. Les nouveaux mariés sont partis pour un voyage de noces dans l'Est.

* * *

M. l'abbé Gravel, de Gravelbourg, Sask., était de passage à l'archevêché, hier. Il se rend à Montréal, d'où il partira pour l'Angleterre. Le gouvernement de la Saskatchewan l'a chargé d'une importante mission auprès des Belges réfugiés en Angleterre.

* * *

L'état de santé de M. Théo Bertrand s'améliore chaque jour.

* * *

BAPTEMES

6 janvier. Marie-Florence-Andréa, fille de Joseph Paul et de Amanda Gosselin. Parrain, François André; marraine, Véronique Poitras.

6 janvier. Marie-Thérèse-Françoise, fille de Joseph-Alphonse Charete et de Suzanne St-Cyr. Parrain, M. Antoine Gauvin; marraine, Mme Antoine Gauvin.

9 janvier. Joseph-William-Donald, fils de Archie McMillan et de Yvonne Rocan. Parrain, Xavier Saucier; marraine, Anne Flanagan.

10 janvier. Marie-Françoise-Cécile, fille de J.-A. Hudon et de Maria Janelle. Parrain, Joseph Ménard; marraine, Rosilda Janelle.

10 janvier. Joseph-Louis-Adélard, fils de Maseïme Leclerc et de Adèle Nadon. Parrain, Xavier Leclerc; marraine, Marguerite McCargay.

* * *

MARIAGE

7 janvier. Charles-Eugène Beaulieu, de Saint-Jean-Baptiste de l'Isle-Verte, P. Q., à Mlle Angélina Saint-Laurent, de Saint-Boniface.

Le programme suivant a été rendu à la séance donnée par l'Académie Saint-Joseph, vendredi le 8 janvier:

Duo: Norwegian Bridal Procession, *Greig.*—Mlles B. Paradis, H. Biron, A. Gagné, M.-A. Béliveau.

Choeur: The Magic Lantern. *Gabussi*—Aux pianos Mlles A. Bleau et A. Gagné.

Distribution des Médailles.

Dialogue: Jeanne.

Solo de piano: (a) Le Myosotis; (b) Scherzino: Thumer's Hours of pleasure—Mlles A.-M. Gervais et A. Bernier.

Dialogue: Our Japanese Cousin—Acts I and II.

Choeur: Le Moulin des Lilas, *Trejelli*—Aux pianos Mlles A.-M. Gervais et M. Kelpin.

Morceau de piano: Rondo Capriccioso en 14. *Mendelssohn*—1er piano, Mlle B. Paradis; 2me piano, Mlle B. Longpré.

Comédie: La Cuisinière Moderne.

Choeur: Oremus pro Pontifice: O Canada.

Adresse: Mlle A. Baril.

Allocution de Sa Grandeur Mgr Béliveau.

God Save the King.

Médailles d'or accordées par MM. les Commissaires aux élèves qui ont obtenu le brevet de 1re classe: Mlles B. Longpré et E. Coyle.

Médailles d'or accordées par MM. les Commissaires aux élèves qui ont obtenu le brevet de 2e classe: Mlles C. Ducharme, M. Landry, M. Eigert, A. Kéroack, B. Roy, V. Costigan, A. Jacques, A. Gagné, M. Forest, A. Bleau, Ant. Baril.

Médailles d'argent accordées par MM. les Commissaires aux élèves qui ont obtenu le brevet de 3e classe: Mlles M. Delaney, T. Dumouchel, F. McKinnon, M. Weston, L. Lagimodière, R.-A. Dufault, A. Savoie.

Médaille d'or donnée par l'Institut à Mlle B. Paradis qui a obtenu le brevet de classe supérieure de l'Université de Toronto pour l'étude du piano.

Médaille d'argent donnée par M. J.-H. Wray à Mlle A. Willan pour application à l'étude du piano.

JEANNE

Personnages

Jeanne, J. Blanc; Mme de Blessac, C. Ducharme; Pauline, E. Sénez; Angéline, A. Marion; Marthe, J. Lavoie; Julie, C. Paulie; Raymonde, C. Lavallée; Louise, M. A. Béliveau; Rosette, A. Larivière; Claudette, F. Malhiot; Mme Grégoire, meunière, R. Genthon.

OUR JAPANESE COUSIN

Characters

Mrs Somerville, M. Weston; Gertrude, M. Delaney; Annette, M. Davey; Kathleen, M. Kelpin; Bess, B. Jobin; Suki, Japanese Cousin, A. Lenergan; Mrs. Lane, R. McDonnel; Katie, K. Griffin.

LA CUISINIERE MODERNE

Personnages

Mlle Thérèse Jelline, A. Bleau; Florine, B. Roy.

HOPITAL SAINT-BONIFACE REMERCIEMENTS

Les Soeurs de la Charité de l'Hôpital Saint-Boniface désirent offrir leurs sincères remerciements à toutes les personnes qui, durant le cours de l'année 1914, ont témoigné l'intérêt et la sympathie qu'elles portent à leur institution en la gratifiant de leurs généreux dons, soit en argent, soit en nature.

Voici les noms des donateurs:

The Northern Elevator Co Ltd., International Elevator Co., A. Thomson, Jas. Carruthers & Co. Ltd., The Sheet Metal Products of Canada Ltd., N. Bawlf, The T. Eaton Co., H. F. Champion, Robinson & Co., Edith Serkau, J. Allen, W. Cohen, Cental Gr. Co., G. A. Aulsbrooks, G. Hammond, Telfer Bros., J. A. Banfield, Lina Wedge, The Richard Béliveau Co. Ltd., Western Canada Flour Mills Co., Ltd., P. Saia, Thomson, Sons & Co., R. C. McPhillips, Electric Motor Sales, The Mainer Electric Co. Ltd., D. E. Coal Co. Ltd., The Canadian H. W. Johns-Manville Co. Ltd., Donald Morrison & Co. R. Glube, T. Brodie, Dr Laurendeau, E.-B. Desmarteaux, E. Warnant, D. E. Cameron, Wood-Vallance, Limited, Laing Bros., The Dominion Radiator Co. Ltd. The Codville Co. Ltd., Darling Bros., Northern Electric Co. Ltd., H. B. Billing, The Royal Crown Soaps Co. Ltd., Brydges & Waugh Ltd., Marshall Wells Co. Ltd., John W. Peck & Co. Ltd., Steele Briggs Seed Co. Ltd., The Jobin Marrin Co. Ltd., D. Mooney, Thos. Ferguson, The Martin, Bole & Wynne Co., Banque d'Hochelaga, Merrick-Anderson Co. Ltd., J. L. Yusher, The Manitoba Bridge & Iron Works Ltd., Dr J. P. Raleigh, J. McDiermid, Porter & Co., McDonagh & Shea, E. L. Drewry, The Rat Portage Lumber Co. Ltd., W. Martin, Henry Birks, J. G. Morgan, J. Ripstein, Harrison O'Kelly & Burrows, Royal Optical Co., Chandler & Fisher, W. P. Pound, Speirs-Parnell Baking Co. Ltd., The J. Thomson Co., E. Parker, The Ogilvie Flour Mills Co. Ltd., The Stuart Machinery Co. Ltd., J. Udow, Crane & Ordway Co. Ltd., J. L. Gilker, Savoy Hotel, J. D. Laurendeau, Jas Fowlie, Ed. Burdett & Sons, Western Shirt & Overall Mf'g, The McLaughlin Carriage Co. Ltd., Vulcan Iron Works Co. Ltd., Winnipeg Ceiling & Roofing Co., Guarantee Iron Works, Imperial Bank, The Holiday-Shepherd Ltd., G. R. Crowe, A. E. Bailey, E. J. Ostrander, E. J. Thacker, C. C. Fields, W. E. Milner, G. W. Caye, The Canadian Fairbanks Co. Ltd., Tees & Persse Ltd., Western Paint Co., J. V. Latrémouille, M. Finkinstein, Verville & Gaudette, Winnipeg Piano Co., Stanley Brock Ltd., C. Solstite, A. McDonald & Co., The Bayer Soap Co., The Jas. Ballantyne Co. Ltd., Swift Canadian Co., J.-H. Tremblay & Co., J.-E. Béliveau, M. McLeod, Dr J. P. Howden, Dr Benoit, D. Lachance, Rogers Fruit Co., D. E. Elliott, Crescent Creamery, Manitoba Storage, J. H. Ashdown, M. Desrosiers, H. Henry, S. Laurent, Desjardins & Frères, Dr Good, J. B. Nivin, Jos. Desrosiers, Mme D'Aoust, J. Durocher, Doty Engine Works, The Arctic Ice Co., RR. PP. Oblats, Grain Growers Co. Ltd., Mme E. Parent, E. Keen, Mrs C. Wagner, Ed. McKeown, W. E. Cox, Charette & Kirk, S. Hinton, S. Cancilla, Lake Winnipeg Trading Co., Winnipeg Hebrew Ladies, The Standard Plumbing Co., Nurse Scully, Mme J. Toupin, J. Turaldo, C. Empson, E. Gagnon, John Arbuthnot, Jas. Enright, Mrs F. Russell, E. L. Drewry Ltd., J. G. Morgan, The Royal Crown Soaps Co. Ltd., M. L. Gagné, J.-A. Senéal, Scott Fruit Co., The Cealon Co., Germain & Cie, P. Gosselin, Dr J. McKenty, Dr C. A. MacKenzie, Dr N. J. MacLean, Dr D. McIntyre, Nurse Starr, A. Lenton, Wm. Harvey, A. L. McKinnon, P. Couture, L.-H. Collin, D. Williams.

* * *

SACRE-COEUR

La Société Saint-Jean-Baptiste a tenu une assemblée générale dimanche soir. On y a fait l'élection des officiers pour 1915. Les seuls changements furent l'élection de M. Roy au poste de second vice-président et de M. Antonin Dubuc à celui de secrétaire.

* * *

Baptême. — Marie-Lucienne-Jacqueline, fille du Dr Léon Benoit et de Myrtella Boucher. Parrain, M. Désiré Tremblay; marraine, Mlle Cordélia Boucher.

* * *

MARIAGES

Lundi, M. Joseph-Emery Labelle à Mlle Ann-Jane Gillon, originaire de Glasgow, Ecosse.

Mardi, M. Joseph Bibeau, de Saint-Boniface, à Mlle Malvina Auger.

* * *

Les Funérailles de M. Alphonse-B. Germain, décédé samedi à l'hôpital King Edward, ont eu lieu hier matin au milieu d'une nombreuse assistance.

Le cortège funèbre est parti de la résidence de M. L.-H. Fournier, 634 rue Furby, pour se rendre à l'église du Sacré-Coeur. Le service fut chanté par le R. P. Laflamme, o.m.i., assisté du R. P. Brassard, o.m.i., comme diacre, et du R. P. Anzalone, o.m.i., comme sous-diacre.

Les porteurs furent, MM. A. Manseau, H. Pélissier, V. Guilbert, O. Paquin, H. Germain et G.-H. Lemire.

Le choeur de chant était sous la direction de M. Poitras.

SUR LA PRISE DE STEINBACH

Un coup audacieux des alpins rend maîtres d'une position des plus importantes. — Combats acharnés autour de l'église et du cimetière.

Thann (Alsace), 7.—C'est une course de 5 kilomètres de long sur les pentes abruptes de la colline d'Engelburg, à travers des taillis et des rochers, entre, d'un côté un bataillon de chasseurs alpins munis de canons de montagne, qui décida du combat, et de l'autre une batterie allemande, et de l'autre une batterie al... opiniâtre livré par les Français pour s'emparer de Steinbach.

Les Français, s'étant aperçus qu'une batterie allemande se dirigeait vers le sommet de la colline en suivant la route, prirent un chemin raccourci et réussirent à accomplir un fait qui semblait impossible.

Le bataillon de chasseurs alpins arriva cinq minutes avant l'apparition des Allemands dans un espace découvert, et eut juste le temps de mettre en batterie les canons de montagne. Cinq minutes plus tard l'affaire était terminée. Quand les Allemands cherchèrent à fuir, il était trop tard, leur batterie fut anéantie.

La possession de cette position permit aux troupes françaises de traverser la Thur, au-dessus de Thann, et de fournir des renforts aux troupes qui opéraient autour de Steinbach.

Dans la matinée du 31 décembre les Français occupèrent toutes les hauteurs autour de Steinbach et envoyèrent un parlementaire au commandant des troupes ennemies pour demander la reddition de la ville. L'officier allemand fit la réponse suivante:

"Le commandant en chef des troupes allemandes est d'avis que nos forces ne sont en aucune façon séparées du gros de l'armée. La route de Cernay est ouverte et par suite il nous est possible de battre en retraite. Dans tous les cas, les soldats de l'empereur sont prêts à mourir; quant à se rendre jamais".

Le jour même, à midi, les Français commencèrent l'attaque de la ville: cette attaque se poursuivit sans interruption. Le premier succès fut la prise, à la pointe de la baïonnette, d'une ferme qui commandait la route à l'entrée de la ville. Puis les Français avancèrent pas à pas jusqu'aux premières maisons du village.

Charges et contre-charges se succédèrent sans relâche pendant que sur toutes les hauteurs, grondaient les canons de 75mm auxquels les pièces allemandes répondaient avec une violence qui diminuait à tout instant, ce qui indiquait que les munitions se faisaient rares.

Dans les faubourgs de Steinbach les Allemands offrirent une résistance opiniâtre, mettant en jeu mitrailleuses et baïonnettes, et les chasseurs alpins eurent à subir un feu meurtrier partant du clocher de l'église.

Une compagnie demanda la permission de charger. Une grande partie de son effectif tomba avant d'atteindre les lignes allemandes, mais rien ne put arrêter ceux qui restaient debout et bientôt le détachement allemand qui défendait la route fut entouré et anéanti.

Une fois en possession de la ferme et de la route, les chasseurs installèrent des mitrailleuses sur des hangars qui s'allongeaient jusqu'au village, et, de jardin en cour et de cour en jardin finirent par s'emparer de la première ligne de maisons.

Après cela, la lutte se continua de maison en maison, les Français perdant un jour ce qu'ils avaient gagné la veille, mais revenant toujours à la charge avec plus de détermination et faisant une nouvelle avance. Chaque ruelle cachait une embuscade et chaque maison était une petite forteresse.

Enfin les Français parvinrent à tourner l'aile droite de l'ennemi, le long du ruisseau de Steinbach et alors commença un combat enragé pour la possession de la ville elle-même.

L'église et le cimetière furent deux fois gagnés et deux fois reperdus. La lutte corps à corps continuait jour et nuit, et les Allemands, chassés de porte en porte, ayant aussi perdu le soutien de leur artillerie, se mirent à employer des bombes incendiaires et mirent le feu à un certain nombre de maisons et de remises occupées par les Français.

Toutefois, une saute de vent força les Allemands eux-mêmes à abandonner leurs positions; ils furent incapables de maîtriser les flammes qui ne tardèrent pas à atteindre les munitions de réserve.

L'explosion qui se produisit alors fit trembler la ville toute entière comme si elle était secouée par un tremblement de terre.

Malgré cela les Allemands tinrent bon jusqu'au matin du 4 janvier. A ce moment-là les chasseurs, par leurs charges impétueuses et répétées, vinrent à bout de la courageuse résistance des défenseurs de Steinbach et occupèrent la totalité de la ville.

Ce point, qui est la clef de la route de Cernay, et qui commande des routes importantes au nord, au sud et à l'est, n'est plus tenable pour les Allemands.

A LA CHAMBRE DES LORDS

Un discours de lord Kitchener sur les progrès des alliés.

Londres, 8.—Lord Kitchener, secrétaire de la guerre, dans une réunion de la chambre des lords, a parlé des progrès de la guerre et de la situation militaire, autant que la censure le lui permettait. La chambre des lords s'était rassemblée pour une session de courte durée. Lord Kitchener a dit dans son discours:

"Pendant le mois de décembre les alliés ont progressé sur différents points, mais il y a eu des hausses et des baisses dans leurs succès variés.

"En dépit du temps peu favorable aux opérations, l'armée française a fait des progrès dignes d'être signalés à l'est de Reims et au sud de l'Alsace.

"Bien que des troupes allemandes aient été transférées dans la partie est du théâtre de la guerre, les Allemands ont laissé dans l'ouest des forces suffisantes pour défendre leurs retranchements.

"Dans leur désir de s'emparer de la Pologne russe, les Allemands ont éprouvé de sérieux échecs, et il est évident qu'ils s'aperçoivent maintenant combien il est difficile de diriger des opérations en Russie en plein hiver.

"Parmi les faits les plus brillants se rapportant aux opérations militaires, on peut citer les succès extraordinaires de la valeureuse armée serbe.

"Hier soir, a déclaré lord Kitchener, nous avons reçu la nouvelle d'une victoire russe dans le Caucase, qui aura une haute importance sur toutes les opérations turques.

"L'entrée des forces turques en Egypte, dont on avait tant parlé, n'a pas été jusqu'ici mise à exécution, a ajouté lord Kitchener.

"La situation dans l'Afrique du sud a subi un changement dont nous devons nous réjouir, car le général Botha a tout réglé de main de maître, et a su éviter une rébellion.

"Ce résultat nous donne pleine et entière confiance dans le succès des opérations futures qu'il pourra entreprendre."

Lord Kitchener a vanté le calme et le courage des habitants de Scarborough, de Whitby et d'Hartlepool, pendant le raid naval accompli récemment par les Allemands sur la côte est de l'Angleterre, et a fait remarquer qu'aucun avantage militaire ne pouvait être obtenu par ces attaques malicieuses.

Les visites accomplies de maisons en maisons chez les propriétaires ont eu comme résultat les promesses d'engagement de plus de 218,000 hommes qui désirent servir s'ils sont appelés, dit le secrétaire de la guerre.

Il a continué en disant:

"Les grands avantages que l'Allemagne espérait retirer de sa supériorité numérique et de ses importants préparatifs de guerre, ne sont certainement plus les mêmes maintenant, tandis que les ressources des alliés augmentent journellement au point de leur permettre de poursuivre la guerre jusqu'au triomphe final. Le nombre des recrues qui avait diminué comme on s'y attendait pendant la semaine de Noël, vient de s'augmenter, ce qui a presque rétabli le nombre des recrues dont on pouvait disposer auparavant chaque semaine.

"Je suis heureux de dire que nous avons complété les cadres d'officiers des troupes expéditionnaires, et qu'on trouvera parmi eux un grand nombre d'officiers instructeurs.

"Depuis le commencement de la guerre 29,100 officiers ont été nommés dans l'armée. Les forces du général French ont été augmentées d'unités territoriales, et d'une nouvelle division à laquelle est attaché un régiment canadien de la plus belle apparence.

"Nos troupes qui sont en campagne ont été soumises aux fatigues et aux privations, faisant partie intégrale de toute campagne exécutée au coeur de l'hiver, mais grâce au relèvement des sentinelles, la fatigue éprouvée par les hommes dans les tranchées, a pu être diminuée considérablement. Nos soldats, il n'est pas besoin de le dire, ont toujours montré une gaieté et une adresse à vaincre toutes difficultés qui est à leur honneur.

LE CARDINAL MERCIER ARRETE

Il avait engagé les Belges à ne pas reconnaitre l'autorité allemande

Amsterdam, 6.—Une dépêche de Rosendaal au "Tijd" dit que le cardinal Mercier, primat de Belgique et archevêque de Malines, a été arrêté par les autorités allemandes et est maintenu prisonnier dans son palais archiépiscopal à Malines, sous la garde d'un détachement militaire.

Cette nouvelle, qui n'a pas encore reçu confirmation, dit que l'arrêt du cardinal a suivi la lecture dans toutes les églises de Belgique, dimanche dernier, d'une lettre pastorale signée de lui. Dans cette lettre, le cardinal a, dit-on, fait allusion à l'occupation de la Belgique par les Allemands dans les termes suivants:

"Cette puissance n'est pas une autorité légale, et en conséquence, vous ne lui devez en conscience ni fidélité ni obéissance. La seule autorité légale en Belgique est celle qui appartient à notre roi, à son gouvernement et aux représentants de la nation".

Rendus furieux par l'audace de cette lettre, les Allemands ont fait fouiller les curés des différentes paroisses en Belgique, pour confisquer toutes les copies de la lettre du cardinal.

* * *

La Haye, 6.—Le cardinal Mercier avait projeté de faire un sermon dimanche dernier à la cathédrale d'Anvers. Comme il n'arrivait pas, le père Rutten, s'adressant aux fidèles, dit:

"Anvers a toujours appartenu et appartiendra toujours dans l'avenir aux Anversois. Si je prends la parole au lieu et place du cardinal, c'est que des circonstances exceptionnelles empêchent Son Eminence d'assister à cette cérémonie."

LES FAUSSES NOUVELLES

Des agents du gouvernement allemand répandent des nouvelles alarmantes dans Paris

Paris, 7.—L'extension extraordinaire des nouvelles alarmantes, et plus récemment encore les annonces chimériques de gigantesques victoires allemandes, données dans l'intention d'effrayer la population, ont causé souvent des réclamations de la part de la presse.

M. Clémenceau notamment et même des fonctionnaires ont laissé entendre qu'en dépit de l'envoi des Autrichiens et des Allemands dans le camp de concentration, Paris est encore rempli d'espions travaillant dans l'intérêt de l'ennemi.

"L'Intransigeant" donne une des dernières preuves de cette activité qui sous la forme d'une brochure intitulée "Nous sommes trahis" a été distribuée la semaine dernière pendant la nuit sous les portes cochères des maisons particulières dans les quartiers de Clichy, des Batignolles et des boulevards extérieurs.

Cette brochure contient des accusations portées contre le gouvernement, les catholiques, l'Angleterre et la Russie et affirme que le général Joffre a donné ordre de tirer sur ses propres troupes. La brochure conseille fortement au peuple de demander la paix.

La police n'a aucune indication tendant à faire découvrir les auteurs de cette brochure.

Photo by American Press Association.
Belges fuyant l'invasion



Photo by American Press Association.
Cavaliers anglais ferrant leurs chevaux